

Quand pleure le Soleil

430 -
1986

Ils avaient menacé son père qui a dû s'exiler.

Tu jouais dans la rue,
Ta mère t'a appelé
et tu es venu.
Tu ne me connaissais pas
et moi non plus.

Je t'ai dit :

« Tu sais, j'ai vu ton Papa,
et il va bien ! »

Tu as gardé un silence un peu surprenant
pour tes dix ans.

En un instant ton visage
souriant comme un beau ciel de février
s'est couvert de lourds nuages.

Et j'ai vu sur le sol
s'éclater une larme,
puis une autre rouler
sur ta joue.

Le soleil avait disparu de ton regard d'enfant.
Tu pleurais ton père absent.

C'était mieux de ne pas insister.
Alors, nous avons parlé d'autre chose
de tes copains et tu me les as nommés
de l'école et tu m'as montré tes dessins
de ton avenir et tu es allé chercher
la grue que tu avais construite.

Petit architecte en herbe !
Ce vent venu d'un autre horizon
a chassé les nuages de ton ciel
et de nouveau, est apparu le soleil.

Mais sauront-ils un jour
ceux qui ont dit à ton père :
« On te donne le choix
on te tue
ou tu te mets à notre service ! »
Sauront-ils qu'ils font pleurer le soleil !
Sauront-ils les larmes des enfants !
Le sauront-ils un jour ?

Mais ce que nous, nous savons,
ce que nous croyons :
de chaque larme
germera une fleur.
Elle portera, en ce matin-là,
sur chaque pétale
et le nom de ton père, et celui de ta sœur,
et le nom de ta mère, et celui de ton frère,
et aussi le tien, Juan !
Mon petit ami !

Et la fleur s'appellera : LIBERTE.

Dix ans en Tanzanie

Jacques Leclerc

France !... Je ne vous écris pas de KIMKI où je ne suis plus. En effet, le 1^{er} janvier 1988 à 17 heures je franchissais la frontière tanzanienne au pont de Pusumo, sur les impressionnantes chutes de la rivière Kagera. Je quittais la Tanzanie où j'ai vécu depuis bientôt 9 ans. Une page est tournée, ouverte il y a plus de 10 ans quand, avec mes frères de la Mission de France, avec Yves en particulier, nous commençons cette aventure...

Avant d'en dire un peu plus sur cette étape, respectons les coutumes du muduo, cheminons doucement sur les sentiers de 1987. Cette année passée, nous l'avons vécue ensemble aux quatre coins du monde, par l'amitié, l'affection, la prière, la pensée. Événements douloureux et heures de bonheur, incertitudes et espérances ont sans doute été le lot de nos vies.

Une année vient de s'écouler à Kimki. Du point de vue agricole, elle fut bonne. 730 mn de pluie, une année exceptionnelle. Mais voilà bien le comble, les rendements n'ont pas été aussi élevés que le niveau d'eau dans le pluviomètre. Les variétés de sorgho, résistantes à la sécheresse, que nous utilisons, n'aiment pas l'abondance d'eau ! La crête de l'optimum agricole est bien étroite ! Les greniers sont cependant bien remplis. Le centre peut jouer son rôle dans le secteur des semences et approvisionner les paysans.

Kimki a vécu une année bien pleine dans le domaine de la formation. Les cours INADES d'agriculture et d'élevage, par correspondance tournent bien. Ils ont du succès. INADES Formation Kenya qui nous fournissait le matériel pédagogique a mis en route la création d'un bureau INADES national pour la Tanzanie, en s'appuyant

sur l'expérience acquise à Kimki. Voilà une étape importante qui consacre plusieurs années d'efforts menés par Yves.

Stages de culture attelée, à Ipala et dans les villages. Bilan très positif. La culture attelée semble maintenant avoir poussé quelques bonnes racines dans notre région. Bon stage aussi pour la formation des femmes. Nous ne sommes pas près de regretter la place que nous donnons à Kimki à la formation féminine. Les femmes sont le paramètre dominant du développement familial et villageois. Deux stages pour les catéchistes confirment l'immense devoir de formation que l'Eglise a dans ce domaine. Permettre à ces hommes et ces femmes de devenir des éveilleurs, des accompagnateurs dans cette lutte du développement, au large des étroitesse de la formation piétiste qu'ils ont reçue jadis. Le stage de culture potagère n'a pu avoir lieu, faute de candidats. Nous avions prévu ce stage en mars. C'est trop tôt dans la saison. Tout le monde est encore très occupé dans les champs par les cultures annuelles.

Quelques avancées dans d'autres domaines : la construction du poulailler par Patrick, et le démarrage d'un élevage de pondeuses. La presse à huile fait des merveilles et remplit bien son rôle double : fournir une bonne huile à prix raisonnable et faire entrer un peu d'argent dans les caisses du Centre. La presse a fonctionné six mois sans discontinuer, pressant les graines de tournesol des uns et des autres. La vigne a été moyenne cette année, mais le marché du raisin sec nous a permis de dégager des bénéfices.

Quelques nouvelles aussi de Nzali, la jumelle d'Ipala comme le disent certains ici, bien qu'elle en soit plutôt la mère ! L'événement majeur de cette année, c'est l'eau. Une forge, une éolienne, un château d'eau et, à l'heure où je vous écris, l'eau à la mission, au dispensaire, à la maternité, à l'école, au village ! Un gros travail mené, bien souvent, contre des difficultés matérielles qui en auraient fait reculer d'autres ! Quelques changements dans la communauté des sœurs et le départ de Célestin, prêtre tanzanien, compagnon de Yves depuis quatre ans. Il est allé rejoindre une autre paroisse dans le nord du diocèse. Un autre prêtre tanzanien, Simon Swaga, vient le remplacer et devient responsable de la paroisse, à la place de Yves qui, après huit ans de présence et de responsabilité à Nzali, a demandé à l'évêque de ne plus être en charge de la paroisse.

Comme je vous le laissais entrevoir au début de cette lettre, Kimki a connu aussi beaucoup de changements en 1987. En juin, quatre des cinq religieuses ont quitté le

Centre. Trois autres sont arrivées pour rejoindre la sœur Martha qui était restée et qui devient une ancienne du Centre puisqu'elle est avec nous depuis janvier 1985. En juillet, l'évêque a nommé à Kimki le père Venance Ray Meja, prêtre tanzanien du diocèse, en vue de mon remplacement. Venance avait fait en 1985/86 son année de formation pastorale à Nzali. Nous le connaissions donc bien et avons été heureux de cette nomination. En septembre est arrivé à Kimki, Peter, jeune candidat à la vie religieuse pour la nouvelle congrégation de frères que l'évêque souhaite créer. Espérons qu'il sera le premier d'une longue série ! En décembre, Patrick, qui était volontaire au Centre, a terminé son contrat et est rentré en France. Fin décembre, j'ai moi-même fait mes adieux à Kimki et à la Tanzanie. Enfin, le mois dernier, Yves a quitté Nzali pour s'installer à Ipala d'où il pourra continuer à donner un coup de main à Simon, son successeur, et surtout assurer la reprise par le Bureau National INADES en ce secteur d'activité du Centre.

Changements importants ! Faut-il être surpris ? Je ne crois pas. Pourquoi tout cela ? A Nzali comme à Ipala, nous avons essayé d'ouvrir un chemin sur lequel nous avons voulu accompagner les villageois de cette région. Chemin de développement dans le respect des hommes et du pays, chemin de responsabilité parce que le développement ne doit pas se faire par procuration ou substitution, chemin de liberté pour que les décideurs soient de plus en plus les villageois eux-mêmes. Vous savez quelles ont été les couleurs de notre vie, de notre travail, toutes ces années. Il était dans la logique de cette marche, comme une étape sur un chemin, que les Tanzaniens prennent le relais. A Nzali comme à Ipala, nous avons essayé, bien imparfaitement sans doute, de préparer ce relais. A côté des trois années de travail en commun à Ipala, avec la sœur Martha, de la formation des moniteurs de stage de culture attelée, de la formation de plusieurs travailleurs de Kimki, de la mise en place de structures et d'outils, de méthodes qui puissent être repris par les Tanzaniens, nous avons demandé à l'évêque, en 1986, de nommer un prêtre tanzanien pour me remplacer. Cela a été possible en juillet 1987. Jusqu'en décembre 1987, j'ai essayé d'aider mon remplaçant, Venance, à prendre le relais. Et puis il a fallu vraiment passer la main, c'est-à-dire quitter Ipala.

Mais pourquoi quitter la Tanzanie ? Apprendre une langue, investir presque dix ans dans l'amitié, la confiance des Tanzaniens, commencer à connaître un peu l'intérieur de la vie des hommes et de ce pays... tout cela pour partir ailleurs ! Nul ne m'a demandé de quitter la Tanzanie. Je n'y ai pas été forcé. Les difficultés rencontrées

ces dernières années, en particulier vis-à-vis des « prêtres-aux-dollars » de la paroisse voisine, ne suffisaient pas à me pousser à cette décision. Au contraire bien des raisons pouvaient me pousser à continuer sur ce chemin tanzanien. Deux plus que d'autres : les paysans et mon frère Yves.

Mais j'ai pris le risque de partir pour suivre le même chemin d'une autre manière. J'ai demandé aux responsables de la Mission de France s'il était possible de me préparer à repartir ailleurs, poussé par ce qui m'a conduit il y a dix ans à devenir prêtre de la Mission de France : le désir d'être disciple de Jésus-Christ au loin, là où le récit des hommes ne croise pas celui de l'évangile ; la faim au ventre pour ce voyage sans terme à la rencontre de Dieu aimant tout homme. Après cette longue étape tanzanienne, je souhaitais renouveler ma disponibilité pour un nouvel envoi, en fidélité plus forte encore à cette faim, à une Eglise en creux.

La première phase de cette étape sera de reprendre des études de théologie et de langue selon le pays qui m'accueillera. C'est à Paris que j'ai posé mes valises et que je vivrai cette phase.

Par cette lettre, par vos lettres, par nos rencontres lors des congés en France, vous vous êtes tenus proches de ce chemin tanzanien. Tout en souhaitant vous retrouver au long des étapes à venir, permettez-moi de vous dire un énorme merci pour votre amitié, votre affection, votre solidarité, votre prière. Sans vous, beaucoup de ce que nous avons vécu n'aurait pas été possible. Parents, compagnons de la Mission de France, amis de NDDC, de Sauzé, des Psa, du CCFD, de Développement et Paix, de Misereor, de l'ambassade de France à Dar-es-Salaam, à Paris, Kigali, à Dar, à Hong Kong et Singapore, en Italie, à Grenoble, Bordeaux, Lille, Rennes, tous ceux et celles qui liront cette lettre et dont je ne connais pas le nom : « Asante sana », c'est ce merci de tout mon cœur tanzanien que je vous envoie.

Pour achever cette lettre, je voudrais vous faire partager quelques pépites ramassées au fond des rivières et des fleuves, ces derniers mois à Ipala, et lors de mon voyage de retour que j'ai fait par le chemin des écoliers. Après une belle fête d'adieux à Ipala, j'ai accompagné mes amis canadiens Raymond et Johanne dans les parcs du nord de la Tanzanie, au Serengeti, au Tarangire, au Lac Manyara, au Ngorongoro et à Olduvaï, haut lieu de la paléontologie. De là je suis allé passer trois semaines au Rwanda où travaillent Raymond et Johanne, puis l'avion m'a fait descendre le Nil jusqu'au Caire et j'ai passé aussi trois semaines passionnantes en Egypte.

Voyage ou pèlerinage ? Parcours d'humanité, d'Olduvai et Laetoli où les traces d'homme ont plus de 3 millions d'années, à deux pas de là, célébration de la messe de Noël sur le cratère du Ngorongoro. On comprend un peu mieux ce que veut dire le nom de Nouvel Adam donné au Christ quand, en un même lieu, se côtoient l'Australopithecus Zinjanthropus bosei et ce corps du Christ que tente d'être la communauté des hommes et des femmes réunis ce matin là et qui ont pour tâche de mettre debout l'homme de notre siècle. « Je ferai toute chose nouvelle », nous est-il dit... sur cette terre même, vieille de millions d'années et où l'homme vit si difficilement. Je crois encore plus fort à cette promesse, dont la réalisation est notre tâche, après avoir vu les ossements pétrifiés, trace d'humanité depuis l'origine. Il me faut connaître ces traces d'homme pour espérer l'homme, pour naître avec lui, à nouveau, debout contre le vent de pauvreté, d'injustice, de racisme... Nous sommes tous du même filon d'humanité, ici en Tanzanie et là à Paris, au Caire et dans les foules de l'Asie. Nos différences ? Elles ne sont qu'invitation à connaître pour renaître. Peut-on supporter la différence sans avoir ce projet au creux de soi ?

J'ai aimé John Qamlali, jeune chercheur paléontologue tanzanien qui nous accompagnait à Olduvai quand il a expliqué que, finalement, ce n'est peut-être pas le volume de la boîte crânienne qui est le critère humanoïde le plus sûr, mais le mouvement. Ce geste de se mettre debout et de marcher vers un but. Le récit s'origine là où l'homme s'est mis debout. Les récits d'aujourd'hui qui valent la peine d'être écrits, même à l'encre de sang, de sueur et de patience, sont bien ceux qui s'originent aussi dans ce premier mouvement de l'homme. Je me suis souvenu de ce mot de Kazantzakis : « L'homme est un animal qui se met debout et qui demande pourquoi ». L'homme existe pour être debout et en mouvement, à la recherche des réponses à son pourquoi. Dynamique et fécondité de la paléontologie. Fécondité pour la tâche de développement à laquelle j'ai essayé de travailler ces dernières années, et au delà pour aimer le monde d'aujourd'hui dans lequel il nous faut créer le mouvement au loin des peurs réactionnaires et des prisons sociales, raciales, économiques ou religieuses.

A Olduvai, aux côtés de John le Paléontologue, j'ai pensé à Pierre Teilhard de Chardin qui priait ainsi : « Un à un Seigneur, je les vois et les aime, ceux que vous m'avez donnés comme soutien et comme charme naturel de mon existence... ceux-là surtout qui, dans la vérité ou à travers l'erreur, à leur bureau, à leur laboratoire ou

à l'usine, croient au progrès des choses, et poursuivent passionnément aujourd'hui la lumière... ».

D'Olduvaï, tout près des sources du Nil, au Caire, près de son embouchure, il y a l'irrigation de millénaires de civilisations préhistoriques, nubiennes et égyptiennes : lac Turkana, vallée de l'Omo, Addis Abeba, le Nil bleu, le lac Tana, Khartoum, Meroe qui fut la capitale d'une grande civilisation noire bien avant les pharaons, Abu Simbel et le pays nubien enfoui dans les eaux de la modernité, Aswan, la ville au seuil de deux mondes, Karnak-Louxor, puis Le Caire, El Qahira al Masr, le centre de l'Egypte. Tant de peuples et de civilisations qui ont cru au progrès et ont poursuivi la lumière. Bien sûr, à Ipala comme dans les faubourgs du Caire, le progrès engendre aussi la misère, et la lumière perce peu dans les cases et les cabanes. Quelle est la direction du mouvement de notre temps ? Le paysan gogo et le fellah égyptien ont-ils quelques chances de se mettre debout ?

Il y a tellement de fausses lumières qu'on allume pour les éteindre aussitôt, espérances éphémères et trompeuses qui détournent l'homme de sa quête. Je pense ici particulièrement à ce que l'on appelle abusivement : développement, et qui n'est en fait qu'une violence faite aux hommes et aux peuples parce que ce développement ne veut pas tenir compte des traces laissées par des siècles d'histoire, de vie culturelle. Une violence sournoise qui se cache derrière la technique-reine, l'efficacité, le devoir d'urgence, ou même la générosité, mais qui nie l'homme dans sa capacité à définir son avenir, à exprimer son « pourquoi », à faire sa trace pour demain parce qu'il aura les moyens de comprendre d'où il vient, par où il est passé... et de le faire valoir. Je crois que le jury de Cannes a fait beaucoup plus en décernant à Souleyman Cisse, pour son film Yeelen, un prix financièrement conséquent, que bien des agences spécialisées dans le développement de l'Afrique. Souleyman Cisse peint l'histoire et la culture de son peuple ; par là, il fonde et rend possible le véritable développement de ce peuple.

J'ai été témoin de cette violence technologique et financière du développement. J'y ai sans doute participé d'une manière ou d'une autre. Je comprends mieux aujourd'hui ce qu'elle a de scandaleux. Je comprends mieux cela peut-être à cause de Mzee Yoram, un vieux gogo qui est venu me voir la veille de mon départ pour me dire au revoir. Après m'avoir gentiment exprimé ses regrets de me voir partir alors « qu'il y a encore du travail », il m'a quitté en disant : « lakini wewe hukuharibu kitu », « toi, tu n'as rien abîmé ».

Voilà le temps de clore ce muduo. Permettez-moi de vous dire à nouveau merci pour ces années tanzaniennes passées ensemble, même loin des yeux ! Que notre amitié soit notre force jusqu'au prochain muduo qui se dira dans une autre langue, dans un autre pays, dans quelques années...

Dieu de mes pères et Seigneur de tendresse
Par ta parole tu fis l'univers,
tu formas l'homme par ta sagesse
pour qu'il domine toutes tes créatures,
qu'il gouverne le monde avec justice sainteté,
qu'il rende avec droiture, ses jugements.
Donne-moi la sagesse assise auprès de toi.

(Sagesse ch. 9).

**Nous remercions les nombreux lecteurs
qui ont renouvelé leur abonnement
pour cette année 1988.**

**Nous prions ceux qui ont omis
cette opération de réparer rapidement
cet oubli. Merci.**

Je n'ai pas oublié

François Le Meur *

On n'entre pas neutre, dans l'histoire... pour faire à son tour l'histoire. Loin s'en faut d'avoir les mêmes chances au départ. Tout au long des siècles, certains l'ont si bien compris qu'ils ont organisé la société en classes pour en tirer honneurs et profits. Avoir, savoir et pouvoir, pour ceux-là, sont bien l'antithèse de Liberté, Egalité, Fraternité.

Non, on n'entre pas neutre dans l'histoire. On y entre avec son milieu social, son environnement culturel, avec ses meurtrissures, avec son tempérament...

Ce que je suis en profondeur, je le tiens sûrement de mes origines : je suis fils de bretons émigrés, venus au Havre en 1920, pour survivre. Ce que je suis, je le tiens de l'exemple de mon père et de ma mère, héroïques dans leur grande pauvreté... Ce que je suis, je le tiens de ma mère surtout, qui n'a jamais cessé de prendre ouvertement le parti des pauvres, en les aidant moralement et matériellement, en les aidant à redresser la tête.

Cette empreinte d'elle et de nos origines, je la retrouve non moins chez ma sœur et chez mes deux frères marins. Je la retrouve aussi, en impact d'histoire, chez trois de mes neveux, tous trois d'ailleurs « soixante-huitards », l'un à la Ligue Communiste Révolutionnaire, l'autre trotskyste, l'autre P.S.U. Mes trois nièces de leur côté en ont elles-mêmes une pincée.

C'est notre marque de fabrique. J'ai dû en recevoir la plus grosse part, étant l'aîné, et de ce fait le premier aux corvées d'eau, aux commissions, aux vidanges du seau hygiénique, etc...

* prêtre marin, retraité, au Havre.

Orpheline d'une famille nombreuse du littoral finistérien, ma mère n'avait jamais oublié combien elle en avait bavé — comme la Cosette des Misérables — dans ce grand Brest où une tante l'avait faite venir pour effectuer les gros travaux de son restaurant ouvrier et poursuivre sa scolarité. Ma mère, en 1908, et dans des conditions aussi difficiles, avait décroché son brevet élémentaire. C'est dire !

Elle me parlait parfois de ce Marc Sangnier, fondateur du « Sillon », qu'elle avait eu l'occasion d'écouter en meetings, par la suite, lorsqu'elle était bonne dans les maisons bourgeoises de Lille et de Paris.

Au Havre, dans ce quartier de marins bretons recrutés « au pays » pour armer une profession maritime qui se développait à grands pas à la suite de la première grande guerre, elle n'a jamais hésité, en plus de ses quatre marmots et de deux orphelines quasi adoptées, de faire des baquets, c'est-à-dire de laver le gros linge des cafés où prenaient pension les marins au cours de leur retour en mer. Ça ajoutait au petit salaire de mon matelot de père.

Je me souviens encore combien ses bras faisaient peine à voir, couverts d'eczéma à force de rincer draps et nappes, hiver comme été, à la fontaine de rue. J'en avais le cœur broyé. Elle n'était pas la seule dans ce cas. Toutes les épouses de matelots étaient là, se louant pour pas cher dans les maisons bourgeoises ou les cafés « afin de pouvoir joindre les deux bouts », comme elles le disaient. C'était intolérable de toutes parts : misère, exploitation, taudis, vermine, promiscuité, mortalité précoce... une garce de vie. Mon père, lui, nous a légué le sens du travail, la compétence dans le travail. C'était un vrai marin, un joyeux vivant. Agé, il avait gardé une étonnante jeunesse de caractère que de partout on lui enviait. Je lui ressemblais, aimait-il me dire, fier de se retrouver en moi.

Je n'ai pas oublié, je n'ai pas pu oublier ces scènes de la misère qui s'épalaient dans toutes les rues, dans toutes courées, et crevaient mes yeux d'enfant, déchiraient mes oreilles. J'étais marqué. Marqué à vie. Une empreinte profonde comme elle, ma mère ; peut-être une grâce comme elle.

Impitoyable, la vie en ce temps, mais ma mère ne désarmait jamais et c'est chez elle (6 dans une seule pièce), c'est auprès d'elle que les plus paumées venaient puiser courage.

On n'entre pas neutre, vierge, dans l'histoire. Il y a eu mes parents ; il y a non moins eu le Curé de la paroisse : le bon Père Arson, authentique disciple de St François d'Assise.

Il était vénéré de tous, par sa profonde vie de prière, et surtout par sa grande charité dans ce quartier de pauvres, de bretons émigrés dont beaucoup connaissaient à peine le français et se trouvaient perdus devant l'Administration. Il était respecté, même par les patronnes de bistrots et de boîtes à matelots. Les bourgeois de la périphérie eux-mêmes n'osaient pas lui refuser cet argent qu'il leur « soulageait » périodiquement pour le redistribuer aux pauvres. Il donnait tout, jusqu'à marcher pieds nus dans la neige.

Dans ce quartier de mon enfance il y avait, autrement dit, beaucoup de cœur : les pauvres évangélisaient les pauvres. Ça marque. Ça devait me rester, même quand adolescent et devenu marin du large à mon tour, je faisais mes frasques, faisant pleurer ma mère, bondir mon père. L'enfant prodigue...

L'enfant prodigue qui cependant était désormais à l'école de la vie, pour son propre compte, à l'école des commandants « Maîtres-après-Dieu » et des cadres majoritairement serviles ; mais aussi à l'école des militants syndicaux, à l'école de cette révolte organisée pour repousser trop de misère, promouvoir plus de bien-être, amener plus de respect.

J'ai terminé ma carrière en mer, en mars 1975, avec la jouissance d'une cabine individuelle, air conditionné, une nourriture plus qu'excellente, la journée de huit heures, un salaire convenable et des congés payés. Je n'ai jamais oublié que j'ai commencé en août 1933, dans un poste d'équipage où nous dormions à douze, avec seulement deux hublots pour donner de l'air. La nourriture nous était comptée, pesée. Nous n'avions aucun congé ; nous faisions onze heures par jour, entre dix et douze mois consécutifs de mer. Si l'on mourait, la grande bleue était là pour nous réceptionner.

Je n'ai pas oublié... Rien ne nous est tombé du ciel. Il a fallu se battre, payer, connaître le renvoi et le chômage. A 16 ans j'y étais. C'était la crise, disait-on, même si au Brésil on alimentait les chaudières des locomotives avec du café. A 16 ans j'y étais, avec 2 francs d'allocation par jour, et il ne fallait pas manquer de pointer quotidiennement, sinon l'allocation sautait. L'école de la vie, l'école rude de la vie. A un moment, tant la honte d'être à la charge de mes parents me gagnait, moi l'aîné, j'ai été pour m'engager dans les brigades internationales qui recrutaient pour la guerre d'Espagne, dans mon quartier plus qu'ailleurs. Cela allait de soi dans le contexte des années 35/36, contexte de chômage de jeunes.

A 20 ans, la guerre (mon père et moi nous avons été mobilisés ensemble), puis la Résistance, les blessures, l'internement politique, la Libération, ce que j'ai appelé « mon

chemin de Damas » puisque mes yeux se sont dessillés dans cette zone profonde de soi où tout est remis en cause : dans un état de grâce qui ne me faisait plus craindre quoi que ce soit, ni des S.S. qui me gardaient, ni de la mort, faire vœu de donner ma vie pour mes semblables. Le retour de l'enfant prodigue dans le meilleur de lui-même et avec quelque chose d'indicible en plus. « Si tu savais le don de Dieu ! ».

Ma vie... un acte de reconnaissance, un hymne à quelque chose de plus profond et de plus loin, que depuis j'ai pu nommer Dieu, Source jaillissante et débordante, tel que St Jean et les mystiques peuvent nous en parler. Un lieu où se jouent la Pesanteur et la Grâce.

Rendre grâce, je ne cesse de le faire depuis que je sais pourquoi je vis, par qui je vis, de cette vie qui nous a été donnée pour s'accomplir, ensemble.

Rendre grâce, je le fais depuis ce jour où, par un concours de circonstances — quasi providentiel — je suis entré à la Mission de France pour m'y former et revenir dans le milieu maritime.

Rendre grâce, je ne cesse de le faire dans les rangs des militants de la Classe Ouvrière et de tous ceux de toutes les nations que j'ai rencontrés au cours de mon périple maritime et qui s'évertuent, résolus, à frayer la route de fils d'homme à ceux dont l'échine est courbée. Au milieu d'eux, mêlé à eux, dans les meetings comme dans les défilés, bien souvent silencieusement, religieusement, je célèbre, avec le sentiment d'être là, plus prêtre encore qu'ailleurs. Oui, il y a quand même du Soleil à l'horizon. Et c'est une chance d'exister !

Passe la mer

**Passe la mer
Passe la mer et l'océan
Passe le vent
Passent nos peurs
Nos doutes, nos douleurs
Passe le temps**

1

**Prends le large !
sur l'océan chagrin
de ce monde incertain
vogue notre espérance.
Prends le large !
Comme un fou de basan
se vrille dans le vent
torturé par sa chance.**

2

**Chaque vague
qu'il nous faudra franchir
ouvrira l'horizon
préparant l'avenir.
Chaque vague
fera vibrer nos vies
fera chanter nos cœurs
si nous tient l'espérance.**

Ange LE PORT

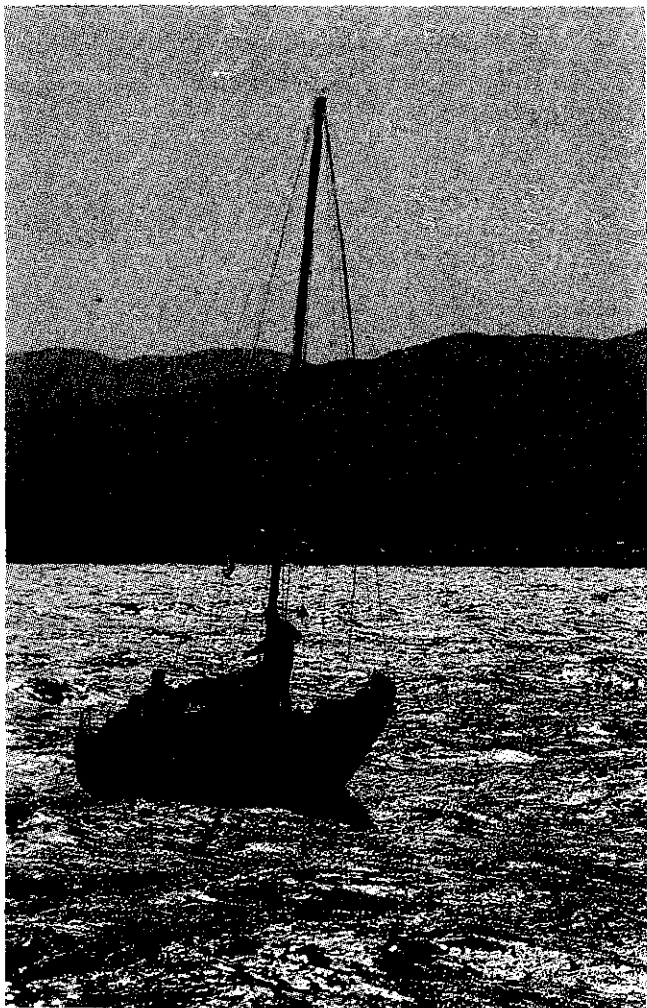


Photo Jean-François DUBONNET

III
Panorama
du monde contemporain
extraits

11. L'enseignement fondamental de l'encyclique *Populorum progressio* a eu son temps un retentissement considérable en raison de son caractère de nouveauté. On ne peut pas dire que le contexte social dans lequel nous vivons aujourd'hui soit tout à fait identique à celui d'il y a vingt ans. C'est pourquoi je voudrais m'arrêter maintenant sur quelques caractéristiques du monde contemporain et les exposer brièvement afin d'approfondir l'enseignement de l'encyclique de Paul VI, toujours du point de vue du « développement des peuples ».

12. Le premier fait à relever, c'est que les espoirs de développement, alors si vifs, semblent aujourd'hui beaucoup plus éloignés encore de leur réalisation.

A ce sujet, l'encyclique ne se faisait pas d'illusion. Son langage austère, parfois dramatique, se bornait à souligner la gravité de la situation et à proposer à la conscience de tous l'obligation

L'importance et l'enjeu des problèmes étudiés dans ce document nous incitent à en publier de larges extraits dans la Lettre aux Communautés.

pressante de contribuer à la résoudre. En ces années-là régnait un certain optimisme sur la possibilité de combler, sans efforts excessifs, le retard économique des peuples moins favorisés, de les doter d'infrastructures et de les aider dans le processus de leur industrialisation.

Dans le contexte historique d'alors, en plus des efforts de chaque pays, l'Organisation des Nations Unies a pris l'initiative de deux décennies consécutives du développement (30). En effet, des mesures, bilatérales et multilatérales, ont été prises pour venir en aide à de nombreux pays, certains indépendants depuis longtemps, d'autres — les plus nombreux — à peine devenus des Etats après le processus de décolonisation. De son côté, l'Eglise s'est senti le devoir d'approfondir les problèmes posés par cette situation nouvelle avec l'idée de soutenir ces efforts par son inspiration religieuse et humaine pour leur donner une « âme » et une impulsion efficace.

13. On ne peut pas dire que ces différentes initiatives religieuses, humaines, économiques et techniques aient été vaines puisque certains résultats ont pu être obtenus. Mais, en général, compte tenu de divers facteurs, on ne peut nier que la situation actuelle du monde, du point de vue du développement, donne une impression plutôt négative.

C'est pourquoi je désire attirer l'attention sur certains indices de portée générale, sans exclure d'autres éléments spécifiques. Sans entrer dans l'analyse des chiffres ou des statistiques, il suffit de regarder la réalité d'une multitude incalculable d'hommes et de femmes, d'enfants, d'adultes et de vieillards, en un mot de personnes humaines concrètes et uniques, qui souffrent sous le poids intolérable de la misère. Ils sont des millions à être privés d'espoir du fait que, dans de nombreuses parties de la terre, leur situation s'est sensiblement aggravée. Face à ces drames d'indigence totale et de nécessité que connaissent tant de nos frères et sœurs, c'est le même Seigneur Jésus qui vient nous interpeller (cf. Mt, 25, 31-46).

14. La première constatation négative à faire est la persistance, voire souvent l'élargissement, du fossé entre les régions dites du Nord développé et celles du Sud en voie de développement. Cette terminologie géographique a seulement valeur indicative, car on ne peut ignorer que les frontières de la richesse et de la pauvreté passent à l'intérieur des sociétés elles-mêmes,

(30) Les décennies se réfèrent aux années 1960-1970 et 1970-1980. Nous sommes actuellement dans la troisième décennie (1980-1990).

qu'elles soient développées ou en voie de développement. En effet, de même qu'il existe des inégalités sociales allant jusqu'au niveau de la misère dans des pays riches, parallèlement, dans les pays moins développés on voit assez souvent des manifestations d'égoïsme et des étalages de richesses aussi déconcertants que scandaleux.

A l'abondance des biens et des services disponibles dans certaines parties du monde, notamment dans les régions développées du Nord, correspond un retard inadmissible dans le Sud, et c'est précisément dans cette zone géopolitique que vit la plus grande partie du genre humain.

Quand on regarde la gamme des différents secteurs — production et distribution des vivres, hygiène, santé et habitat, disponibilité en eau potable, conditions de travail, surtout pour les femmes, durée de la vie, et autres indices sociaux et économiques —, le tableau d'ensemble qui se dégage est décevant, soit qu'on le considère en lui-même, soit qu'on le compare aux données correspondantes des pays plus développés. Le terme de « fossé » revient alors spontanément sur les lèvres.

Et ce n'est peut-être pas le mot le plus approprié pour décrire l'exacte réalité, en ce sens qu'il peut donner l'impression d'un phénomène stationnaire. Il n'en est pas ainsi. Dans la marche des pays développés et en voie de développement, on a assisté, ces dernières années, à une vitesse d'accélération différente qui contribue à augmenter les écarts, de sorte que les pays en voie de développement, spécialement les plus pauvres, en arrivent à se trouver dans une situation de retard très grave.

Il faut ajouter encore les différences de cultures et de systèmes de valeurs entre les divers groupes de population, qui ne coïncident pas toujours avec le degré de développement économique, mais qui contribuent à créer des écarts. Ce sont là les éléments et les aspects qui rendent beaucoup plus complexe la question sociale, précisément parce qu'elle a acquis une envergure mondiale.

Quand on observe les diverses parties du monde séparées par ce fossé qui continue à s'élargir, quand on remarque que chacune d'entre elles semble poursuivre son propre chemin, avec ses réalisations particulières, on comprend pourquoi, dans le langage courant, on parle de plusieurs mondes à l'intérieur de notre monde unique : premier monde, deuxième monde, tiers

monde, voire quart monde (31). De telles expressions, qui n'ont certes pas la prétention de donner un classement exhaustif de tous les pays, n'en sont pas moins significatives : elles témoignent d'une perception diffuse que l'unité du monde, en d'autres termes l'unité du genre humain, est sérieusement compromise. Cette façon de parler, sous sa valeur plus ou moins objective, cache, sans aucun doute, un contenu moral vis-à-vis duquel l'Eglise, « sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen (...) de l'unité de tout le genre humain (32) », ne peut pas rester indifférente.

15. Le tableau dressé précédemment serait toutefois incomplet si, aux « indices économiques et sociaux » du sous-développement, on n'ajoutait pas d'autres indices également négatifs, et même plus préoccupants encore, à commencer par ceux du domaine culturel. Tels sont l'analphabétisme, la difficulté ou l'impossibilité d'accéder aux niveaux supérieurs d'instruction, l'incapacité de participer à la construction de son propre pays, les diverses formes d'exploitation et d'oppression économiques, sociales, politiques et aussi religieuses de la personne humaine et de ses droits, tous les types de discrimination, spécialement celle, plus odieuse, qui est fondée sur la différence de race. Si l'on trouve malheureusement quelques-unes de ces plaies dans des régions du Nord plus développées, elles sont sans aucun doute plus fréquentes, plus durables et plus difficiles à extirper dans les pays en voie de développement et moins avancés.

Il faut remarquer que, dans le monde d'aujourd'hui, parmi d'autres droits, le droit à l'initiative économique est souvent étouffé. Il s'agit pourtant d'un droit important, non seulement pour les individus, mais aussi pour le bien commun. L'expérience nous montre que la négation de ce droit, ou sa limitation au nom d'une prétendue « égalité » de tous dans la société, réduit, quand elle ne le détruit pas en fait, l'esprit d'initiative, c'est-à-dire la personnalité créative du citoyen. Ce qu'il en ressort, ce n'est pas une véritable égalité, mais un « nivellement par le bas ». A la place de l'initiative créatrice prévalent la passivité, la dépendance et la soumission à l'appareil bureaucratique, lequel, comme unique organe d'« organisation » et de « décision » — sinon même de « possession » — de la totalité des biens et des moyens de production, met tout le

(31) L'expression « quart-monde » est employée non seulement occasionnellement pour désigner les pays dits moins avancés (PMA) mais aussi et surtout pour désigner les secteurs de grande ou d'extrême pauvreté des pays à moyen ou haut revenu.

(32) Conc. œcum. Vat. II, Const. dogm. sur l'Eglise *Lumen gentium*, n. 1.

monde dans une position de sujétion quasi absolue, semblable à la dépendance traditionnelle de l'ouvrier prolétaire par rapport au capitalisme. Cela engendre un sentiment de frustration ou de désespoir, et cela prédispose à se désintéresser de la vie nationale, poussant beaucoup de personnes à l'émigration et favorisant aussi une sorte d'émigration « psychologique ».

Une telle situation entraîne également des conséquences du point de vue des « droits de chaque pays ». Il arrive souvent, en effet, qu'un pays soit privé de sa personnalité, c'est-à-dire de la « souveraineté » qui lui revient, au sens économique et aussi politique et social, et même, d'une certaine manière, culturel car, dans une communauté nationale, toutes ces dimensions de la vie sont liées entre elles.

Il faut rappeler, en outre, qu'aucun groupe social, par exemple un parti, n'a le droit d'usurper le rôle de guide unique, car cela comporte la destruction de la véritable personnalité de la société et des individus membres de la nation, comme cela se produit dans tout totalitarisme. Dans cette situation, l'homme et le peuple deviennent des « objets », malgré toutes les déclarations contraires et les assurances verbales.

Il convient d'ajouter ici que, dans le monde d'aujourd'hui, il existe bien d'autres formes de pauvreté. Certaines carences ou privations ne méritent-elles pas, en effet, ce qualificatif ? La négation ou la limitation des droits humains — par exemple le droit à la liberté religieuse, le droit de participer à la construction de la société, la liberté de s'associer, ou de constituer des syndicats, ou de prendre des initiatives en matière économique — n'appauvrissent-elles pas la personne humaine autant, sinon plus, que la privation des biens matériels ? Et un développement qui ne tient pas compte de la pleine reconnaissance de ces droits est-il vraiment un développement à dimension humaine ?

En bref, de nos jours, le sous-développement n'est pas seulement économique ; il est également culturel, politique et tout simplement humain, comme le relevait déjà, il y a vingt ans, l'encyclique *Populorum progressio*. Il faut donc ici se demander si la réalité si triste d'aujourd'hui n'est pas le résultat, au moins partiel, d'une conception trop étroite, à savoir surtout économique, du développement.

24 - Si la production des armes est un grave désordre qui règne dans le monde actuel face aux vrais besoins des hommes et à l'emploi des moyens aptes à les satisfaire, il n'en est pas

autrement pour le commerce de ces armes. Et il faut ajouter qu'à propos de ce dernier le jugement moral est encore plus sévère. Il s'agit, on le sait, d'un commerce sans frontière, capable de franchir même les barrières des blocs. Il sait dépasser la séparation entre l'Orient et l'Occident, et surtout celle qui oppose le Nord et le Sud, jusqu'à s'insérer — ce qui est plus grave — entre les diverses parties qui composent la zone méridionale du monde. Ainsi, nous nous trouvons devant un phénomène étrange : tandis que les aides économiques et les plans de développement se heurtent à l'obstacle de barrières idéologiques insurmontables et de barrières de tarifs et de marché, les armes de quelque provenance que ce soit circulent avec une liberté quasi absolue dans les différentes parties du monde. Et personne n'ignore — comme le relève le récent document de la Commission pontificale « Justice et Paix » sur l'endettement international (42) — qu'en certains cas les capitaux prêtés par le monde développé ont servi à l'achat d'armements dans le monde non développé.

Si l'on ajoute à tout cela le terrible danger, universellement connu, que représentent les armes atomiques accumulées d'une façon incroyable, la conclusion logique qui apparaît est que la situation du monde actuel, y compris le monde économique, au lieu de montrer sa préoccupation pour un vrai développement qui aboutisse pour tous à une vie « plus humaine » — comme le souhaitait l'encyclique *Populorum progressio* (43) —, semble destinée à nous acheminer plus rapidement vers la mort.

Les conséquences d'un tel état de choses se manifestent dans l'aggravation d'une plaie typique et révélatrice des déséquilibres et des conflits du monde contemporain, à savoir les millions de réfugiés auxquels les guerres, les calamités naturelles, les persécutions et les discriminations de tous genres ont arraché leur maison, leur travail, leur famille et leur patrie. La tragédie de ces multitudes se reflète sur le visage défait des hommes, des femmes et des enfants qui, dans un monde divisé et devenu inhospitalier, n'arrivent plus à trouver un foyer.

On ne peut non plus fermer les yeux sur une autre plaie douloureuse du monde d'aujourd'hui : le phénomène du terrorisme, entendu comme volonté de tuer et de détruire sans distinction les hommes et les biens, et de créer précisément un climat de terreur et d'insécurité, en y ajou-

(42) Au service de la communauté humaine : une approche éthique de l'endettement international (27 décembre 1986), III.2.1.

(43) Cf. encycl. *Populorum progressio* n. 20-21 : l.c., p. 267-268.

tant souvent la prise d'otages. Même quand on avance, pour motiver cette pratique inhumaine, une idéologie, quelle qu'elle soit, ou la création d'une société meilleure, les actes de terrorisme ne sont jamais justifiables. Mais ils le sont encore moins lorsque, comme cela arrive aujourd'hui, de telles décisions et de tels actes, qui deviennent parfois de véritables massacres, ainsi que certains raptés de personnes innocentes et étrangères aux conflits, ont pour but la propagande en faveur de la cause que l'on défend, ou, pire encore, lorsqu'ils sont des fins en soi, de sorte que l'on tue simplement pour tuer. Face à une telle horreur et à tant de souffrances, les paroles que j'ai prononcées il y a quelques années, et que je voudrais répéter encore, gardent toute leur valeur : « Le christianisme interdit (...) le recours aux voies de la haine, à l'assassinat de personnes sans défense, aux méthodes du terrorisme (44) ».

(44) Homélie près de Drogheda, en Irlande (29 septembre 1979), n. 5 : AAS 71 (1979), II, p. 1079.

Nouveaux modes de vie des prêtres

partage de quelques soucis et interrogations

Michel Rondet

Michel Rondet, prêtre jésuite, n'est pas étranger aux lecteurs de la L.A.C. (cf. n° 87, 1981). Professeur aux séminaires d'Aix et d'Avignon, directeur des groupes « croire et célébrer » (La Baume les Aix), il a présenté cette intervention à l'Assemblée des responsables de la Fraternité Jésus-Charitas (Francheville, mars 1987).

Plus j'essaie de réfléchir sur ce qu'il faut bien appeler la crise du ministère presbytéral en France, plus je deviens persuadé que l'évolution culturelle que nous vivons, va conduire à de nouveaux modes de vie des prêtres, qui vont remettre en question nos habitudes, nos clivages traditionnels entre, par exemple, clergé séculier et clergé régulier. Je crois que ce qui naît aujourd'hui, ce qui est déjà discernable dans le paysage pastoral français, ne laissera pas inchangés nos modes actuels de vie et de regroupement. Je crois qu'il est important d'en prendre conscience, si nous voulons, les uns et les autres, sauvegarder et développer le charisme qui nous a réunis. Quand je dis nous, j'évoque assez largement tous les efforts faits pour vivre, en fraternité et

d'une manière évangélique, un ministère apostolique marqué par le souci de ceux qui sont loin : les petits, les pauvres, ceux qui vivent aux marges de l'Eglise, ceux que leur idéologie ou leur religion situent hors des frontières visibles de l'Eglise. (Sous des formes diverses ce « nous » peut regrouper des religieux de vie apostolique comme moi, des prêtres comme les prêtres de la Mission de France, les Fils de la Charité, les prêtres du Prado, des groupes Evangile et Mission, vous aussi probablement, au moins par une part de vos choix et de vos soucis).

Nous représentons tous, d'une manière ou d'une autre, un courant apostolique marqué par une spiritualité de l'incarnation : trouver Dieu

dans le monde, trouver Dieu en toutes choses, trouver Dieu dans la vie. Ce courant, dans les années 30 et peut-être plut tôt déjà, a été porté par tout un courant culturel, caractérisé par l'apogée de ce qu'on a appelé les grandes utopies et soutenu par la génération des militants, qu'on va retrouver partout : dans les partis politiques, dans les syndicats, dans l'Eglise aussi. Ces hommes pour qui l'essentiel est la réussite d'une vie humaine : travailler à la construction d'un ordre nouveau, d'une société plus humaine. La personne humaine trouvait épanouissement et maturité dans cet engagement et dans ce combat. Ce courant nous a favorisés. Il a défavorisé culturellement les moines, qui se voyaient sommés de justifier leur existence et qui se prenaient aussi à douter, parfois, de la légitimité de cette existence.

Ce courant s'est inversé, en quelque sorte, avec la faillite des grandes idéologies. Société sans classes, projets globaux, y compris celle de construire une société chrétienne, qui a été le rêve de l'Action catholique à ses débuts. Aussi, plutôt que de viser l'inatteignable, chacun investit d'abord dans la sphère personnelle, privée, la plus proche ; c'est le temps des micro-réalisations, des projets limités vous connaissez le slogan : en 68 on changeait le monde, en 86 on repeint sa cuisine. Au plan religieux, ce courant se retrouve spontanément aujourd'hui dans le désir et la création de formes de vies qui se rapprochent de la vie monastique, centrées sur la prière, la sanctification personnelle, la création d'une convivialité chaleureuse, mais limitée.

Aujourd'hui, ce n'est plus les moines, mais c'est nous, qui sommes obligés, vis-à-vis des jeunes générations chrétiennes, de justifier no-

tre genre de vie et nos options. On nous dit, en schématisant un peu : « Pourquoi voulez-vous vivre au cœur du monde ? Pourquoi ne marquez-vous pas des communautés différentes, repérables ? Pourquoi ne vous retrouvez-vous pas en chœur pour prier comme les moines ? Alors vous seriez des témoins de Dieu pour ce monde, au lieu de vous perdre dans des activités culturelles et sociales dans le désir d'influer sur la société dans laquelle nous vivons ».

Dans ce contexte qui est assez caractéristique d'une jeune génération d'une partie de ceux qui pensent aujourd'hui à une vocation sacerdotale et religieuse, nous voyons naître et se développer, au cœur d'une floraison communautaire très diversifiée, **des communautés sacerdotales de type canonial**. (Les Frères de Saint-Jean, les Moines Apostoliques, les Frères de Saint-Martin, les chanoines régulier de Champagne...) Des communautés qui redécouvrent le ministère presbytéral à partir de communautés stables de partage et de prière ; qui pensent la communauté chrétienne comme un prolongement de la communauté monastique, de sa prière, de sa réflexion doctrinale, de son action caritative. Des communautés de ce type, à la fois monastiques et apostoliques présentent dans la pastorale diocésaine une nouveauté importante et dont il faut prendre acte. Elles lient de façon forte et visible, fraternité et mission (on vit sous le même toit et on a en charge une paroisse, un secteur). Elles répondent à des aspirations religieuses caractéristiques de notre temps. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles exercent une attraction forte sur les jeunes. (Les frères de Saint-Jean ont actuellement plus de 100 jeunes en formation). Et je crois que c'est plus qu'une mode passagère.

Or, le développement de ce type de communautés (je n'ai retenu ici que les communautés de type canonial ; on pourrait parler des communautés charismatiques ou d'autres), s'il se confirme, va placer très vite les prêtres diocésains et les religieuses de vie apostolique devant des choix. Nous n'éviterons pas l'obligation de mieux nous définir au plan de la spiritualité, de la fraternité, et des choix apostoliques. Car l'Eglise est un corps solidaire ; tout changement important en elle conduit toujours à une redéfinition de ce qui existait.

Ré-actualiser une spiritualité de l'Incarnation

La première moitié du XX^e siècle a été marquée par une spiritualité d'incarnation dans laquelle l'influence du Frère Charles est dominante. Il faut vivre tout l'Evangile dans toute la vie. C'est à Nazareth au cœur de la vie des hommes, aux côtés des petits et des pauvres que l'on va chercher Dieu. De Frère Charles au Père Voillaume et à Madeleine Delbrel, en passant par les premiers prêtres ouvriers et toute la génération qui a marqué les débuts de l'Action catholique, l'accent est mis sur la vie, sur ses combats quotidiens, sur ses luttes comme lieu de la rencontre de Dieu. Il faut rejoindre Dieu là où il est venu à nous en Jésus-Christ, au cœur du monde et des combats pour le salut de l'homme.

La vie vécue à la suite du Christ, relue à sa lumière, devient le lieu de la prière. C'est là que naît la supplication, l'action de grâce, la prière en esprit et en vérité qui est cri de l'homme vers Dieu. Des prières de Michel Quoist à la Ballade de l'Obéissance de Madeleine Delbrel, en pas-

sant aussi par des premiers textes de Petite Soeur Madeleine, tout un courant spirituel a soutenu la vie de militants, de prêtres, de religieux et de religieuses qui communiaient dans cette découverte du Christ au cœur de la vie.

Et puis, brusquement, depuis quelques années, ce courant semble s'essouffier, perdre de sa vigueur. L'Esprit semble se manifester ailleurs et autrement.

Que s'est-il passé ?

Il y a eu un changement culturel (nous y avons fait allusion) qui a eu sa répercussion au plan spirituel.

Mais c'est aussi, je crois, le résultat de dérives dont il nous faut prendre honnêtement conscience.

Premièrement la spiritualité de l'Incarnation qui a voulu retrouver Jésus-Christ dans sa vie d'homme a peut-être trop oublié la dimension trinitaire de cette vie. Jésus n'est pas seulement l'homme pour les autres, il est aussi et d'abord l'homme pour le Père, celui en qui demeure et repose l'Esprit qui le lie au Père et à ses frères. Des pages d'Evangile ont été oubliées ou lues d'une façon unilatérale. La personne même de Jésus a perdu quelque chose de sa grandeur : l'homme de Nazareth est aussi Celui parmi nous en qui et par qui tout a été fait. C'est aussi le « Fils de l'Homme » qui viendra à la fin des temps accomplir toute chose.

Est-il sûr que notre prière ait toujours rencontré le Christ à ce niveau ? Et lorsque nous parlons de suivre le Christ dans sa mission, de faire son œuvre, pensions-nous toujours à cette mission trinitaire et éternelle de salut, dans la-

quelle l'histoire naît de l'amour de Dieu et révèle l'amour de Dieu, qui est son origine et sa fin. N'en avons-nous pas limité les caractéristiques à la figure d'un monde meilleur selon nos critères ? Si nous voulons garder à la spiritualité d'Incarnation sa force mystique, son attrait profond, il faut lui redonner une dimension trinitaire : suivre le Christ parmi ses frères et le suivre dans sa montée vers le Père. Accueillir l'Esprit comme celui qui nous rassemble, mais aussi comme celui qui, en nous, glorifie le Père par le Fils.

Une deuxième dérive : dans notre effort pour incarner l'Evangile dans la vie avec lucidité, efficacité, notre prière n'est-elle pas devenue parfois une « prière de militants » conscients du poids et de la signification de leurs engagements apostoliques ou pastoraux ? Ne s'est-elle pas un peu coupée de la prière des petits et des pauvres et de certaines de ses expressions ? Il nous faut aujourd'hui laisser les petits et les pauvres évangéliser notre prière, ouvrir notre cœur à ce cri vers Dieu, qui naît des réalités les plus simples et les plus quotidiennes. La manière dont nous retrouvons la prière des psaumes, qui est une prière de pauvres, peut être aussi un test de notre capacité à laisser les pauvres évangéliser notre prière.

Dans le monde où nous vivons, où notre vocation nous appelle, il nous faut retrouver des prières comme celle du lévite exilé, qui, auprès du peuple à Babylone, loin du temple de Jérusalem, des lieux familiers de l'Alliance, redit à Dieu : « Moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il ton Dieu ? »

Cette humble fille de la foi qui demande à Dieu de se manifester : « Que ton nom soit sanctifié, fais-toi reconnaître comme Dieu ».

La prière des pèlerins : dans un monde difficile où le discernement n'est pas facile, où nous sommes continuellement affrontés à des problèmes nouveaux, inédits : « Montre-moi tes chemins, fais-moi connaître tes lois ».

Dans un monde dur où nos solidarités-même nous engagent dans des combats, dans des conflits : « Unifie mon cœur, pour qu'il vive de ton amour. Oui, fais de nous des pacifiques, des artisans de paix ».

Dans un monde indifférent, être les témoins des humbles victoires de la charité et savoir rendre grâce : « Je te rends grâce de ce que tu as révélé ceci aux petits et aux humbles ».

Etre ceux qui par leur proximité avec les hommes remarqueront le geste de l'aveugle, le geste de la femme âgée qui a mis deux pièces dans le tronc du temple. Ces gestes que personne n'aurait vus, que Jésus a remarqués, et pour lesquels il rend grâce au Père.

Troisièmement, la révision de vie, que nous avons découverte ou redécouverte comme le lieu de rencontre avec Dieu, ne l'avons-nous pas trop souvent laissée devenir un lieu d'analyse des situations ?... A la lumière de l'Evangile, c'est vrai, mais sans prendre garde que nous faisons de l'Evangile un usage un peu curieux : partant de la vie, nous invoquons ensuite l'Evangile pour éclairer, justifier, discerner, au lieu peut-être de nous laisser convertir et changer par l'Evangile. Il nous faut retrouver la révision de vie comme le lieu d'une adoration et d'une contemplation amoureuse de la miséricorde de Dieu, de l'amour de Dieu, à l'égard des hommes que nous sommes. Cela suppose que nous nous tournions vers l'Evangile, pas seulement comme

une norme, une référence, mais que, avant même, nous l'accueillions comme la parole qui change notre cœur. Il s'agit de lire, de relire le quotidien de nos vies dans une contemplation amoureuse de l'action du Père, du Fils et de l'Esprit pour le salut des hommes, dans une adhésion aimante à cette action.

Si nous voulons, aujourd'hui, témoigner d'une spiritualité qui nous a fait rejoindre Dieu dans les combats de l'homme, qui a éclairé et soutenu une vie sacerdotale orientée vers la rencontre des hommes, au cœur de leur vie et de leurs problèmes, il y a un effort à faire pour retrouver la dimension trinitaire de cette spiritualité et pour corriger peut-être les dérives auxquelles nous n'avons pas été assez attentifs.

Vivre des fraternités pour la Mission

Dans une Eglise qui se renouvelle dans la fraternité vécue, les prêtres engagés dans la mission qui ne se sentent pas appelés à vivre une vie canoniale devront vivre et manifester une aussi le visage fraternel de l'Eglise, d'une autre manière : en vivant une vie fraternelle fondée essentiellement sur le partage de la foi, une foi risquée ensemble dans la Mission. C'est cela qui nous lie, c'est là que se situe notre partage le plus profond. Un vrai visage du Christ qui nous a rassemblés, qui nous a appelés, et dont nous aimons parler ensemble pour nous fortifier dans son amour et dans son service.

D'autres partageront plus au niveau de la convivialité, de la prière commune. Ce que nous avons, nous, à partager, c'est la foi risquée au

nom d'un visage du Christ qui est celui de notre vocation. Ce type de fraternité est conciliable avec des styles de vie très divers, des missions aussi très diverses ; mais, par contre, cela exige une qualité de relation, une simplicité, une **vigueur dans les échanges**, une purification des sensibilités dans l'acceptation des différences... Toutes choses qui ne sont pas exigées à ce degré par d'autres formes de vie fraternelle.

C'est à nous, aujourd'hui, de témoigner de ce type de fraternité, si nous ne voulons pas que tous ceux qui veulent vivre ensemble communion et mission se tournent vers des communautés de type canonial. Non pas qu'elles n'aient pas leur place dans l'Eglise. (Elles en ont une et cette place peut devenir importante, voire dominante). Mais si elles devenaient la seule figure de communauté pastorale, la fraternité et la mission y perdraient en vigueur et en diversité.

Manifester dans notre activité pastorale des choix évangéliques vigoureux

Il me semble important, encore aujourd'hui, de manifester — de rendre manifeste, présent — que la radicalité évangélique ne se vit pas seulement au plan de la rupture (désert), mais qu'elle se vit aussi au plan de la rencontre. Au nom de l'Evangile on peut tout quitter, pas seulement pour aller prier sur la montagne, mais aussi aller à la rencontre des hommes dans la fidélité à l'Incarnation. Le Fils n'a pas trouvé de meilleure manière de glorifier le Père que de prendre sur lui notre condition d'homme, pour

nous révéler le visage humain d'une vie d'enfant de Dieu.

A sa suite, nous essayons de signifier que la radicalité de l'Evangile s'exprime dans la profondeur de la rencontre, de la présence aux hommes. En particulier de la présence aux pauvres et aux pécheurs comme Jésus l'a manifesté, c'est-à-dire à ceux qui sont oubliés, humiliés, exclus, et aussi à ceux qui sont loin, que l'Eglise ne rencontre pas habituellement dans ses structures et ses activités. C'est important parce que il y aura demain des mondes que les communautés canonicales, ou des communautés paroissiales construites sur ce mode, toucheront difficilement, tous ceux qui vivront dans des univers culturels étrangers à la communauté chrétienne. Ces choix que nous serons appelés à faire au nom de l'Evangile, il ne faudra pas craindre de les exprimer avec simplicité et vigueur.

●

Si nous avons — et ce n'est pas facile — à redéfinir la place des prêtres dans une Eglise où tous sont responsables, nous avons aussi à réinventer, et c'est là-dessus que je voulais insister, de nouveaux modes de vie sacerdotale. Dans une Eglise qui sera plus communionnelle qu'hier et qui voit se développer de nouvelles formes de vie fraternelle, des créations nouvelles apparaissent qui répondent à des besoins réels et qui sont aussi un appel pour que des formes de vie

plus anciennes, comme les nôtres, bougent et se renouvellent.

A côté des fraternités canonicales, il faut des fraternités apostoliques, qui aient un autre style de vie, de relations, de prière ; qui aient une autre conception de la mission : pas seulement regrouper autour du clocher, autour de la communauté de vie, mais aller vers, rejoindre ceux qui sont loin là où ils sont, manifester que l'Eglise, si elle se veut signe et signe visible, ne se connaît pas de frontières et qu'elle peut être aussi levain enfoui dans la pâte. Ce faisant, nous sommes invités aussi à rappeler à tous les chrétiens ce qui fait la véritable identité chrétienne. Tout le monde aujourd'hui parle de l'identité chrétienne : il faut l'affirmer, il faut la retrouver. Et dans un monde sécularisé, c'est important. Mais qu'est-ce qui exprime la véritable identité chrétienne ? Ce n'est pas d'abord des gestes religieux, mais c'est le souci du petit et du pauvre (« A ceci on reconnaîtra que vous êtes mes disciples »). C'est le combat pour la justice. La radicalité, l'originalité de l'Evangile, elle se manifeste dans la Kénose du Christ, dans le mouvement qui le porte vers ses frères. Voilà la véritable identité chrétienne que tous les baptisés sont appelés à vivre, qui est différente des identités religieuses que d'autres contextes religieux affirment et manifestent. La spiritualité qui est la nôtre, vécue dans une présence fraternelle aux hommes, a mission aujourd'hui de le rappeler à tous.

Vaincre la peur

Elisabeth Voisin

*Elisabeth VOISIN
est une Petite Sœur Dominicaine
âgée de 65 ans.*

*Pendant dix-huit ans
elle a été infirmière à domicile.
Après avoir assuré
la formation des novices
pendant dix ans,
elle part en Afrique
pour un séjour de trois ans.*

*A son retour en France,
elle est envoyée en mission
dans le monde ouvrier.
Elle passera douze ans,
insérée dans un quartier populaire
et travaillant
dans une blanchisserie industrielle.*

*C'est cette tranche de vie
qu'elle transmet à des jeunes
dans les rencontres de Pontigny
et que nous proposons
dans les pages suivantes.*

*Depuis 1986,
Elisabeth est devenue Prieure Générale
de sa Congrégation.*



Photo E. VOISIN

« Je suis venu allumer le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire sinon qu'il brûle ? »

LA BLANCHISSERIE

Je viens de quitter la blanchisserie industrielle dans laquelle je travaillais depuis 12 ans, pour prendre ma retraite. Je m'y sens encore de cœur. Mes camarades continuent à m'écrire, à me téléphoner. Déléguée syndicale pendant des années, je suis toujours très impliquée.

Nous étions 185 il y a 2 ans. Nous ne sommes plus que 130. Dans une blanchisserie industrielle, les conditions de travail sont très dures. L'entreprise s'est organisée avec des personnes sans qualification, des immigrés, des femmes qui viennent de la campagne, des gens qui ne connaissent pas leurs droits. Dans cette branche, le patronat utilise largement cette ignorance.

On est toujours debout, 9 h par jour, sauf les 20 minutes pour le temps du repas. Le soir, on est complètement abruti. J'avais l'impression que mes jambes me rentraient dans le corps. Nous avons toujours très chaud, même l'hiver. En été, 53° à certains moments. Dans cette grande bâtisse, genre hangar, rien ne sépare le linge sale du linge propre. Tout se fait dans le même hall. A l'humidité, aux odeurs, il faut ajouter les cadences : on ne va jamais assez vite. Une femme nous criait en claquant des mains : « Allons, allons, Mesdames, vous êtes de fainéantes ». L'exploitation est réelle. Le salaire : normalement, le SMIC. Mais, pendant presque un an, nous avons été payés en dessous. Il nous a fallu créer une section syndicale en 1982 pour obtenir un réajustement. Les primes sont données à la tête des gens. Une de mes copines n'en a pas parce qu'elle a accepté d'être déléguée.

Une autre caractéristique : le manque de respect des personnes. On se fait appeler « bourrique, andouille, conasse, imbécile ». C'est normal pour les patrons, du moment que nous sommes sous leurs ordres, très inférieures à eux. Les violences physiques ne sont pas absentes : une de mes camarades qui a 25 ans de maison, Sara, une juive, a été devant mes yeux traînée par l'épaule sur plusieurs mètres. Très timide, elle ne proteste pas. Son enfance a été malheureuse. « Moi, tu sais, Elisabeth, je suis née bourrique ». Quand le patron la tourne en ridicule, elle n'a aucune défense ; elle pleure. Et quand elle pleure, le patron pousse du coude son livreur en disant : « Regardez, on dirait un sanglier ». Les autres disent : « Ah, elle se laisse faire ! » Pourrait-elle faire autrement ? On lui a toujours dit qu'elle n'était bonne à rien. Elle a fini par le croire. Elle ne se défend pas. On lui a enlevé sa dignité. Physiquement, elle est abîmée. A force de toujours trier son linge, son dos est tout cassé, son corps est abîmé ; psychologiquement aussi elle est blessée. Trier le linge, c'est le boulot le plus bête qu'on puisse faire.

Personnellement j'avais honte, vraiment honte, de ces réalités quotidiennes. Je pensais :

« ce n'est pas tolérable, ce n'est pas possible que Dieu veuille ça ». Je suis restée six ou sept ans désespérée : « On n'y pourra jamais rien. Les autres sont trop écrasés, paralysés, paralysés par la peur ». Je leur disais : « Ce n'est pas normal, il faut que ça change. Vous voyez bien comment il a traité Sara ! Il vient de lui dire : ' Bourrique, foutez-moi le camp, vous n'êtes bonne qu'à vous occuper de vos torchons '. Vous trouvez que c'est normal ? Sara est une femme comme vous et moi ; et elle a autant de valeur que lui ». J'entends encore ma chef de service me dire : « Ça vous fait de l'effet, parce que vous n'êtes pas habituée. Vous allez vous y faire ». Pendant tout un temps, j'étais vraiment découragée. Mais je trouvais qu'être là, vivre avec eux, le prier, l'offrir valait quand même la peine. « Peut-être qu'un jour ça changerait ? »

ÇA BOUGE

Un jour, à quelques-unes nous avons tenté une action. Ce fut très important. Un régénérateur de trichlo, juste derrière notre dos, dégageait des vapeurs extrêmement toxiques. Nous avions de forts maux de tête, des vertiges, des malaises. La chef m'avait dit : « Je n'en parlerai pas, sinon on va m'enlever mon poste ». Il suffit en effet de déplaire pour être dégommé. Le petit chef n'a aucune liberté de manœuvre, personne n'ose rien dire de peur de perdre sa place ! Au bout de plusieurs semaines, j'ai voulu prévenir le patron. Il connaissait parfaitement la situation. Avec deux copines, quand il est passé dans le service, nous l'avons interpellé : « Monsieur, vous ne sentez pas l'odeur ? Cela nous donne des malaises et des vertiges ». Il s'est mis à rire : « Vous avez des vertiges ? Achetez-vous un petit pain. Vous avez des malaises ? Prenez donc la pilule, ça ira mieux ». A l'âge que j'ai ! Vous comprenez ce qu'il voulait dire ! Il se moquait de nous. Un mois plus tard, il s'est quand même décidé à enlever le régénérateur de trichlo. « C'est formidable, disaient alors mes copines, ce qu'on obtient quand on se tient les coudes. Ce qu'on croyait impossible, on l'a réussi ». A partir de là (c'était en 78), lentement, lentement, la situation s'est améliorée. Il faut du temps pour croire qu'ensemble on peut arriver à faire évoluer.

CREATION DE LA SECTION SYNDICALE

Dans ces années-là, à plusieurs, nous nous sommes syndiqués à la CGT. Il y avait déjà eu une Section CGT ; mais au bout de trois mois le patron avait réuni le personnel et avait déclaré : « Si vous voulez la CGT, je ferme l'entreprise ». Tous avaient baissé les bras. Ils ne connaissaient pas leurs droits. Le moment semblait maintenant venu où l'on pouvait se lancer. Les Africains ont été les premiers à dire : « Ça ne peut pas durer, il faut créer une section syndicale ». Il faut dire que le patron les avait humiliés bien des fois, et publiquement. C'est avec ces Maliens qu'en octobre 1982 nous avons créé le syndicat. Ils l'ont payé cher. Trois ont

été licenciés abusivement. Nous sommes allés les défendre aux Prud'hommes. Ils ont gagné. Le patron a dû leur verser deux millions de centimes. C'est mieux que rien. Mais surtout, devant les autres, ils peuvent garder la tête haute. Peut-être le patron hésitera-t-il maintenant à licencier abusivement.

LA REPRESSION

Quand on a officiellement lancé la section, la répression a commencé. J'ai été mutée à un poste où, autrefois il y avait deux femmes. Seule... à ce boulot que je n'avais jamais fait, il me fallait plier le linge à toute vitesse. Le patron me l'envoyait avec rage. Je n'arrivais pas à suivre la cadence. Le linge tombait par terre ; j'appuyais sur le bouton arrêt. Le patron vociférait : « Qui a arrêté la machine ? » Un jour, il m'a frappée de toutes ses forces sur la main et j'en avais la main toute rouge. Se défendre, retrouver sa dignité, ce n'est pas évident.

Malgré la répression, avec les Maliens et quelques femmes, nous avons continué à nous battre. Les faits que je viens de relater, nous les avons communiqués à l'Assemblée Nationale au cours d'une journée « porte ouverte », le 14 juin 1985. Cette journée avait été provoquée par le parti communiste pour dénoncer devant l'Assemblée les atteintes aux droits et aux libertés dans les entreprises. Notre témoignage, tel qu'il était, a été communiqué à tout le personnel sous forme de tract. A cause de cela, le patron nous a traduits en diffamation devant le tribunal correctionnel, le 18 novembre. Nous n'avions dit que la vérité ! Seulement, la vérité, c'est dur à avaler. L'inspecteur du travail est intervenu assez sévèrement auprès de notre employeur.

LES PROGRES OBTENUS

On ne savait jamais l'heure à laquelle on finirait la journée. On venait nous dire à 16 h que nous devions rester une heure ou une heure et demie de plus. Quand il faut aller chercher les enfants à l'école ou quand le mari vous attend, c'est très gênant. Maintenant, les horaires sont affichés, respectés. Il y a une pause. Le salaire atteint régulièrement le SMIC. Les gens connaissent la convention collective, jusque là enfouie dans un tiroir... Ce sont quelques progrès, même si la répression continue. Surtout vis-à-vis des délégués du personnel.

MES DECOUVERTES

Sara, cette femme humiliée, tellement pauvre de tout, de toute sécurité humaine, de tout respect de la part des autres, est la bonté même. Les gens qui souffrent sont habituellement aigris et repliés sur eux. Elle, tout ce qu'elle a, elle le partage : un bout de pain, elle en donne la moitié ; dix cerises, elle en donne cinq. Elle a beaucoup d'amour dans le cœur... Pour

se garantir du froid, avec son faible salaire, Ayad, un africain, s'est acheté un gros blouson. Nous l'avions admiré « Dis donc, tu as fait une belle acquisition ! » Trois jours après, par un froid de canard, nous le voyons arriver frigorifié, avec sa petite veste élimée : « Ou'as-tu fait de ton blouson ? » — « Mon frère vient d'arriver du village ; il n'était pas habitué ». Ayad lui avait donné son blouson. « Ce que tu as fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que tu l'as fait ». Ils rencontrent le Seigneur à travers ces gestes-là, sans peut-être le savoir. Ils auront des émerveillements au bout de la route.

Dès le début Catherine s'est engagée très fort. Elle a été vraiment une des chevilles ouvrières. Si elle n'avait pas été là, les Africains et moi nous n'aurions peut-être pas osé nous lancer. A l'époque, elle avait 23 ans et n'avait jamais fait de syndicalisme ; mais elle sentait qu'une telle situation n'était pas tolérable. Elle s'est lancée à fond, au nom de sa foi en l'homme. Elle garde une confiance étonnante : pour elle, chacun de nos camarades est capable de relever la tête.

Des militantes qui avaient expérimenté le combat syndical dans d'autres usines me disaient : « On n'arrivera à rien. Les gens sont paralysés par la peur. Comment veux-tu qu'on fasse quelque chose ? » L'une d'elles, Jacqueline, a pris ces cliques et ses claques. Elle est partie en me disant : « Tu te fatigues pour rien ! » Catherine, elle, sans passé de militante, était prête à foncer. Elle a osé, à cause de la révolte qui l'habitait devant tant d'injustice. J'ai profondément communiqué à cette révolte. Ensemble, avec les Africains qui ressentaient la même chose, nous pouvions faire quelque chose.

Aujourd'hui comme il y a six ans, Catherine n'a pas la foi. Elle est de famille athée. Pour elle, Dieu n'existe pas. Elle vit avec un garçon lui aussi athée. Je vais manger chez eux. Ils ne savent pas que je suis religieuse. Jean-Jacques m'a dit : « Tu sais, tu es une vraie sœur pour nous. Toi, tu crois qu'il y a quelque chose après, moi je n'y crois pas ; mais toi comme moi, on a horreur de l'injustice. Et tu vois, quand je mourrai, je mourrai heureux parce que toute ma vie je l'aurai donnée pour défendre les copains ». Ce jour-là, je me suis sentie profondément sœur de Jean-Jacques. Toute mon ambition serait qu'un jour ils découvrent qu'ils sont aimés par un Père et que nous sommes frères en vérité.

Cette générosité des militants, souvent marxistes, avec lesquels je travaille fait mon admiration. Beaucoup d'entre eux sont très engagés au P.C. et ils y croient dur comme fer. Pour eux, le P.C. représente l'avenir. Les élections de 86 les ont démolis : « C'est du gâchis. Comment va-t-on s'en sortir si le P.C. s'affaiblit ? » Leur conviction est si forte qu'il est difficile de discuter avec eux. Par contre on se rejoint très fort sur le terrain de la lutte pour plus de justice, plus de dignité. Les méthodes ne sont pas toujours les mêmes. Mes copains marxistes disent facilement : « Si on avait une mitraillette... » Même pour Catherine, la meilleure solution serait la mitraillette. Elle sait que je ne pense pas pareil.

Les Africains qui ont beaucoup souffert des suites de la présence syndicale (eux ne sont pas marxistes) me disent : « Beaucoup d'entre nous ont été licenciés et n'ont pas retrouvé de boulot. Mais maintenant on est respecté. Ça vaut la peine de continuer. Un homme doit être debout, il ne doit pas être à genoux devant le patron ! »

MA PRIERE A CHANGE

Cette vie a profondément alimenté ma prière et modifié l'idée que je me faisais de Dieu et de l'Evangile. Au départ, c'était dans la prière que j'avais eu le désir de répandre le feu de l'Evangile. Le Seigneur nous appelle à partager ce qui nous fait vivre et la joie qui nous habite. Mais il nous fait découvrir aussi qu'il est déjà là, à l'œuvre. Il nous faut nous faire tout petits et nous mettre à l'écoute pour nous rendre compte à quel point, souvent, ces hommes et ces femmes qui humainement ont peu reçu, nous dépassent en qualité d'amour, en ouverture aux autres. Sara que tout le monde méprise a une telle grandeur d'amour des autres ! Ayad, Catherine, Mahili, Françoise, tous les délégués... et deux gars, Konte et Seriba, viennent d'aller témoigner aux Prud'hommes « pour les copains », alors qu'ils risquent leur place. Ce désintéressement, ce sens du partage, cela fait réfléchir.

Je pense souvent à la parabole du Samaritain. Le prêtre et le lévite ont bien vu l'homme au bord de la route. Peut-être se sont-ils dit : « C'est un alcoolique », ou bien : « C'est de sa faute »... « On n'a pas le temps de s'en occuper, ce n'est pas notre boulot ». Ils ont continué leur chemin. Le Samaritain, lui, s'est arrêté... Je ne dis pas qu'hier je n'avais pas le souci des autres. Mais je ne « voyais » pas. Je ne voyais pas les causes de cette souffrance, de cette oppression, de cette exploitation. Il a fallu ce partage de vie pour que je me rende compte.

Il est facile de faire des discours pour endormir le monde, faire croire aux gens qu'on est bon pour eux... Nos patrons ont de belles paroles sur la morale, le sens de la solidarité, le sens du travail. « C'est moi qui vous donne du travail. Je défends l'entreprise ! » Notre patron a un salaire de 6 à 7 briques par mois. Nous, on a 4 000 F, difficilement 4 200. Ce n'est quand même pas pareil ! Alors, les discours sur le grand service généreux qu'il rend à l'humanité en nourrissant 150 familles, moi je veux bien, mais c'est facile, les mots. Pour le monde ouvrier, seuls les actes comptent. L'amour exige un partage, une lutte commune pour essayer d'obtenir un peu plus de dignité, de respect, de justice. Quand je vois tous ces gestes, je me dis : là, il y a l'amour, et celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu, même s'il ne sait pas prononcer son nom. « Dieu est amour » et son amour est perceptible à travers cette qualité d'amour des gens qui savent se dépasser vraiment, pour aimer.

La prière était à l'origine. Elle fut aussi tout au long de ma vie de travail. Pendant 7 ans, ne rien pouvoir faire, voir la souffrance des autres et se sentir honteux de ne pas les défendre.

dre ! Une fois ou l'autre, j'étais intervenue : « Monsieur, vous ne pouvez pas faire cela ! Vous n'avez pas le droit ! » « Foutez-moi la paix ! Allez faire votre travail ! » Ne rien pouvoir faire contre les choses révoltantes qui se passent à côté de vous ! Etre réduite au silence ! Alors on prie. J'ai compris mieux que jamais que la prière est un cri. Les psaumes sont devenus pour moi des cris vers Dieu, mon rocher, « toi qui m'apprends à me battre et m'entraînes au combat » ; des mots qui parlent quand on est là à se dire : « Je suis faible, sans expérience, bonne à rien ». Mon passé religieux, ma façon de soigner les malades, etc., ne m'avaient pas appris ce qu'est un combat syndical. Je me disais : « Il faudrait quelqu'un de compétent, un vrai militant ; moi je suis désarmée ». Pour moi, la prière est devenue un cri ; souvent je hurlais intérieurement, près de la machine où j'enfilais mes torchons à toute vitesse. Il me semblait important que le Seigneur sache bien que, dans cette boîte, une telle situation ne pouvait pas durer. Par la suite, quand j'ai découvert que d'autres voulaient aussi que ça change, la prière est alors devenue action de grâce. Avec les musulmans, on a prié de la même façon, après de vrais dialogues. Ils me disaient : « Toi, tu es comme nous, tu crois en Dieu ». Et Marega : « Toi, Elisabeth, tu dois continuer. C'est pour la justice que tu te bats, Dieu nous aidera. Tu ne vois pas encore, mais tu vas voir. Une petite graine, elle est invisible dans la terre, mais elle va monter ». Ça me donnait beaucoup de courage. Ce musulman m'aidait à croire.

UN AUTRE VISAGE DE DIEU

L'incarnation, c'est un Dieu humain, proche, humble, respectueux de la liberté de l'homme, ne s'imposant jamais. Il nous laisse prendre conscience de cette situation d'injustice pour nous provoquer, ensemble, petit à petit, à remonter la pente. Je me disais : « Ce n'est pas possible que Dieu veuille ça ». Mais Il ne voulait pas non plus intervenir directement. Dans l'Evangile de Marc, Jésus n'a pas guéri le paralysé à distance. Il a fallu que quatre hommes de son pays se démènent, fassent preuve de volonté, d'imagination. La foule était là, dense. Beaucoup de gens s'étaient rendus à la maison où se tenait Jésus. Avides de sa parole, ils l'écoutaient. Une certaine obsession spirituelle peut quelquefois fermer les yeux et les oreilles à la souffrance des autres !... Il y avait tant de monde qu'il était impossible de faire entrer le paralysé. C'est par le toit percé que les quatre porteurs parviendront à le mettre en présence de Jésus.

« Voyant leur foi Jésus dit : tes péchés te sont remis ». Cette phrase me frappe beaucoup : « Tes péchés te sont remis ». Peut-être peut-on traduire : Il y a tellement d'amour dans ce geste qu'il n'y a plus de péché ? Là où il y a de l'amour, il n'y a plus de péché. L'amour couvre une multitude de péchés. A l'usine, il y a de l'amour — il n'y avait pas que de l'amour, j'aime mieux vous le dire ! — mais là où il y a de l'amour vrai, là il n'y a pas de péché. Jésus rend à ce paralytique sa motricité. L'homme se met à marcher. Il est debout, il peut repartir avec ses camarades, faire quelque chose. Cet évangile me parle énormément.

Dans des entreprises comme la nôtre, les gens sont paralysés par la peur. Je l'ai expérimentée moi-même : on a peur du patron ; on a peur d'un homme qui vous engueule tout le temps ; on a peur de perdre sa place, surtout en période de chômage. On a peur aussi, presque physiquement, d'entendre des chefs hurler. J'ai vu des hommes avoir plus peur que les femmes, mais ils ne le montraient pas. De grands malabars sont parfois des petits garçons devant le patron. Quand on se rend compte à quel point la peur est une arme utilisée par les puissants et les riches pour exploiter tranquillement, sans rencontrer de résistance, on se dit : « Attention, la paralysie de la peur, il faut la guérir ». Le paralytique ne pouvait rien faire tout seul. Il avait besoin des autres, de leur audace, de leur courage... A l'usine les Africains, Catherine et moi, nous avons travaillé pour que l'ensemble des gens paralysés par la peur puissent faire quelque chose. Il a fallu attendre longtemps, se heurter à des résistances, à des barrages : « Vous n'arriverez à rien, vous ne ferez jamais rien, vous allez faire couler la boîte ! » Finalement, quand on obtient quelque chose, on prend conscience de la valeur de l'effort commun et aussi de l'aide du Seigneur.

LE VISAGE DE L'EGLISE QUE CONNAISSENT NOS COPAINS

Ceux qui s'affirment chrétiens ne sont-ils pas souvent du côté des patrons ? Le Chef du personnel est le seul à dire : « Moi, Madame, je fais mes Pâques ». Quand nous avons cherché à savoir ce que le patron gagnait, quand nous avons voulu faire l'expertise comptable du comité d'entreprise, il a affiché une grande lettre à la pointeuse : « Je trouve scandaleux qu'on veuille connaître les histoires de la comptabilité. Pour ma part, je ne veux pas savoir ce que gagne mon patron ». Et ce chrétien, en or pour son patron, d'une obéissance ponctuelle, etc., se trouvait devant la porte de l'entreprise avec une chaîne, un certain soir où le patron venait de renvoyer abusivement deux travailleurs. Il était là pour les empêcher d'entrer. Un chrétien... Connus comme tel ?

Le père de Monique, une de mes copines avec laquelle je travaille depuis sept ans sur la même machine, s'est suicidé à la suite du décès de son épouse morte d'un cancer. Monique alors avait 12-13 ans, « Non, Dieu n'existe pas... Ce n'est pas possible... », dit-elle aujourd'hui. Elle a accepté d'être déléguée. « On ne peut pas laisser les Africains s'engager seuls. Puisqu'ils ont bien voulu être délégués, moi aussi ». Très timide, très impressionnable elle sortait toute tremblante et la gorge nouée des réunions, où le patron nous « écrabouille » complètement. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, il se moquait d'elle... Malgré tout, elle a accepté de renouveler son mandat.

Il y a quelques mois, je confie à Monique : « Tu sais, moi ça me fait mal au cœur. Le Christ, pour moi, c'est quelqu'un de vivant, et toi tu ne sais rien de lui. Tu ne voudrais pas lire quelque chose ? Ou venir une fois avec moi pour te rendre compte ? Tu te ferais une

opinion. Tu m'as dit que tu ne croyais pas, tu ne sais même pas de quoi il s'agit ». Elle me répond : « T'as un bouquin ? Donne-le moi ». Je lui ai donné « Celui qu'on appelle Jésus », d'Alain Patin. Elle l'a lu, la nuit. « Ah ce bouquin ! me dit-elle, quelques temps après. Tu sais ce que j'ai compris ? J'ai compris que je ne suis jamais toute seule » !... Dans les jours qui ont suivi, à propos du procès qui nous était intenté en diffamation, elle a été convoquée auprès du juge d'instruction pour porter témoignage. Le patron avait choisi la plus impressionnable, la plus timide. Pour un oui, pour un non, elle sanglote. C'est dégueulasse, pensions-nous. Elle va craquer, elle ne pourra pas témoigner en notre faveur. Le matin du procès, Monique me dit : « Tu sais ce que j'ai pensé ? je me suis dit : quand je vais être avec l'Inspecteur de police judiciaire, je ne serai pas toute seule ». De fait, elle a été extra ; elle a répondu calmement, tu tac au tac : « Monsieur, je ne dirai rien en dehors de mon avocat, je joue ma place ». Il a essayé de la harceler : « Je n'arrive pas à tirer quoi que ce soit de vous. Les autres vous ont monté la tête » — « Oh sûrement pas, Monsieur. Je suis ici de moi-même, je parle de moi-même ». Son attitude m'a beaucoup impressionnée.

Par la suite, elle a voulu lire le texte lui-même de l'Evangile. Quand certains passages lui paraissent obscurs, elle me harcèle de questions. Ce chemin entrouvert devrait se poursuivre par la rencontre des chrétiens en monde ouvrier qui pourraient avoir la même sensibilité qu'elle...

Quand Dieu prend

« Les théologies des Tiers Mondes existent, je les ai rencontrées ! Et c'est pour les avoir rencontrées et un tant soit peu fréquentées que j'ai eu l'audace de commettre un livre sous le titre « **Théologie chrétiennes des Tiers Mondes** » (Centurion, 1987). Tous les termes sont au pluriel, même le nom de l'auteur puisque la couverture manifeste bien qu'il y a deux Chenu, le dominicain et l'assomptionniste !

Dans cet article, je ne veux pas résumer ce livre, puisqu'il existe. Je voudrais dégager un thème plus précis qui permette un parcours rapide et néanmoins suggestif à travers ces différentes théologies. Je me suis arrêté au problème de Dieu. C'est donc avec la question de Dieu que je vais parcourir l'arc-en-ciel des théologies des Tiers Mondes. Qui donc est Dieu en Amérique latine, en Amérique du Nord, en Afrique, en Asie ? Nous allons tenter de dresser la nouvelle géographie divine à partir du moment où des Eglises des Tiers Mondes et leurs théologiens prennent la parole et expriment leur foi en Dieu dans le corps-à-corps avec leur situation propre... ». B. Chenu



Photo Jean-Pierre PROD'HOMME

des couleurs

Dans la conférence donnée à la Faculté de Théologie de Lyon,
le 9 décembre 1987,

Bruno Chenu, Assomptionniste,

présente la question de Dieu

dans l'arc-en-ciel des théologies des Tiers Mondes.

Cette conférence est publiée dans la revue SPIRITUS

(Expérience et Recherche Missionnaire) n° 110, février 1988 p. 83-100

(40, rue La Fontaine, 75781 PARIS Cedex 16).

Le Comité de la L.A.C., en reproduisant ces pages, invite ses lecteurs

à ouvrir l'ouvrage de B. Chenu « Théologies chrétiennes des tiers mondes,
latino-américaine, noire américaine, noire sud-africaine, asiatique »

(Le Centurion 1987).

« Chacune de ses grandes zones géographiques a son histoire,
parfois tourmentée, car elle est souvent le récit d'une oppression ;

elle y voit vivre des cultures et des religions fort diverses

et elle connaît aujourd'hui des conditions socio-économiques particulières.

Une telle théologie qui se dit dans ces situations

ne peut avoir qu'un visage original et singulier »

G. MEYER (Spiritus n° 110 p. 110).

Une telle démarche nous sort d'un certain « européenisme théologique »

qui pourtant, à certaines heures, nous a aidés

dans notre réflexion.

Dieu selon les Latino-Américains

La question de Dieu en Amérique latine a été parfaitement exprimée par Gustavo Gutierrez dans ses derniers écrits, notamment dans son livre sur Job : « Comment parler d'un Dieu qui se révèle amour, dans une réalité marquée par la pauvreté et l'oppression ? Comment annoncer un Dieu de vie à des personnes qui souffrent une mort injuste et prématurée ? Comment reconnaître le don gratuit de son amour et de sa justice, à partir de la souffrance d'un innocent ? Par quel langage dire, à ceux qui ne sont pas considérés comme des êtres humains, qu'ils sont fils et filles de Dieu ? » (1)

A travers cette citation, on voit bien que le questionnement ne porte pas sur l'existence de Dieu. En Amérique latine, Dieu jouit d'une sorte de consensus populaire. Il est de l'ordre de l'évidence sociale. Mais l'interrogation porte sur sa relation ou non à celui qui souffre injustement, à celui et à ceux qui sont considérés comme non-personne, non-homme. Le problème n'est pas la mort de Dieu, mais la mort du pauvre. Et est-ce que la mort du pauvre ne met pas en jeu très concrètement l'existence de Dieu ?

« Les petites questions »

Vous connaissez sans doute ce poème de Atahualpa Yupanqui, chanteur argentin. Il

me semble tout à fait à propos de le citer dans toute sa violence interrogative :

Un jour j'ai demandé :

— Grand-Père, où est Dieu ?

*Il me regarda de ses yeux tristes
et ne répondit rien.*

*Mon grand-père est mort aux champs
sans prière ni confession,
et les Indiens l'enterrèrent,
flûte en roseau et tambour.*

Alors j'ai demandé :

— Père, que sais-tu de Dieu ?

*Mon père devint sérieux
et ne répondit rien.*

*Mon père est mort à la mine
sans docteur ni confession,
et les Indiens l'enterrèrent,
flûte en roseau et tambour.*

*L'or du patron a la couleur
du sang du mineur !*

*Mon frère vit dans la forêt
mais ne connaît pas une fleur.
Sueur, malaria et serpents,
c'est la vie du bûcheron.*

*...Et que personne ne lui demande
s'il sait où est Dieu :
par chez lui il n'est pas passé,
cet important monsieur !*

*Je chante sur les chemins
et quand je suis en prison
j'entends la voix du peuple*

(1) Gustavo GUTIERREZ, Job, Paris, Cerf, 1987 pp. 17-18.

*qui chante mieux que moi.
Que Dieu veille sur les pauvres :
peut-être que oui, peut-être que non,
mais c'est sûr qu'il déjeûne
à la table du patron.*

*Il y a une affaire sur la terre
plus importante que Dieu,
et c'est que personne ne crache le sang
pour que d'autres vivent mieux (2).*

Le Dieu de la vie

Si nous cherchons la confession de foi centrale à l'égard de Dieu aujourd'hui en Amérique latine, nous débouchons sur le credo suivant : Dieu est le **Dieu de la vie**. Il est vivant et il donne la vie. Selon la tradition biblique, il ne serait pas le Dieu véritable s'il n'était pas le Dieu de la vie. Non seulement une réalité vivante, mais une réalité productrice de vie dans l'histoire. Et « **c'est en progressant dans le mouvement qui fait vivre que l'on progressera dans le culte du vrai Dieu** » (3). La gloire de Dieu est toujours l'homme vivant. Le Royaume annoncé n'est pas autre chose que la vie en plénitude. Et telle est la mission de Jésus : **Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance (Jn 10,10).**

L'opposé de cette confession de foi n'est pas l'athéisme, mais l'idolâtrie. Les idoles

ne sont pas seulement de fausses divinités, mais des divinités qui tuent, qui se nourrissent du sang de leurs adorateurs.

Leur culte produit la mort, porte des fruits de mort. Et qui dira que les idoles de mort sont absentes de notre société dans les domaines de l'économique, du social, du culturel, des idéologies et de la religion ? Ce n'est pas le vide mais plutôt, comme disait l'autre, le trop-plein.

Dans cette démarche des théologiens latino-américains, la vie des êtres humains est la première méditation de Dieu. Une vie qui est faite de pain, mais aussi de liberté et de droits humains. Sont associés dans le même mouvement le mystère de la vie et le mystère de Dieu. Quand surgit la vie, se dévoile aussi le mystère de Dieu. Le choix pour ou contre Dieu est toujours le choix entre la vie et la mort.

Dieu des pauvres

Dieu de vie, c'est-à-dire, traduisent nos amis latino-américains, **Dieu des pauvres**. La traduction peut sembler paradoxale. La pauvreté n'est-elle pas une forme de mort ? Les pauvres ne sont-ils pas justement ceux qui meurent avant l'heure, ceux dont la mort prématurée crie vers le ciel ?

Et pourtant, répètent les théologiens d'Amérique latine, mais aussi les Conférences continentales de Medellin et de Puebla, le Dieu de la vie est le Dieu des pauvres, le Dieu qui est affecté par le destin des pauvres, le Dieu qui prend parti pour les pauvres, qui opte pour les pauvres pour re-

(2) Texte repris dans *Le salut aujourd'hui et l'expérience contemporaine*, collection de textes du C.O.E., sans date p. 25.

(3) Jon SOBRINO dans *Jésus et la libération en Amérique latine*, Paris, Desclée, 1986, p. 311.

prendre l'expression consacrée. Je cite un texte de l'Eglise du Chili :

« C'est le Père de Notre Seigneur Jésus Christ qui opte pour les pauvres, déjà par l'Ancienne Alliance et surtout par son Fils que l'Eglise prolonge et continue. Si nous n'optons pas pour les pauvres comme action préférentielle de la charité chrétienne, Dieu lui-même ne serait pas véritablement connu. Au contraire, nous reconnaissons dans cette option le Père qui, plein de tendresse, s'adresse aux publicains, aux pécheurs, aux enfants, à tous ceux qui, à cause de leurs besoins, comme la brebis égarée, poussent le bon pasteur à se préoccuper spécialement d'eux. »

Et pourquoi Dieu a-t-il cette préférence ? Parce que c'est seulement à partir du travail pour et avec les pauvres que nous pouvons découvrir la gratuité du salut. Parce que, comme les lépreux, les boiteux et les aveugles de l'Evangile, ils n'ont pas de quoi payer ni de quoi provoquer notre intérêt égoïste (4) ».

Ce texte est dense : il manifeste que le visage de Dieu comme Dieu des pauvres n'est pas seulement l'enseignement de l'Ancien Testament mais traverse toute la

(4) Cardinal Raul SILVA HENRIQUEZ, « L'option préférentielle pour les pauvres » dans D.C. 1^{er} mars 1981, p. 233.

Révélation (Hugo Echegaray a cette belle expression : Jésus est « le Verbe de Dieu fait pauvre ») et toute la tradition de l'Eglise. Et ce visage n'est connu que dans l'action des chrétiens pour et avec les pauvres et contre la pauvreté. Un lien très fort est affirmé entre action de libération et révélation de Dieu. Enfin, cette partialité de Dieu manifeste la gratuité du salut : le salut ne s'achète pas, ni avec des vertus ni avec de l'argent...

Le pauvre devient révélateur de Dieu

Si donc Dieu aime les pauvres et prend leur défense, ce n'est pas à cause des mérites moraux ou religieux des pauvres. C'est le libre choix de Dieu que cette partialité. Il ne se fonde qu'en Dieu. Dieu lie son destin aux masses exploitées. Mais du coup, comme le souligne Jon Sobrino :

« Pour connaître Dieu, il faut connaître les pauvres ». Le pauvre devient le révélateur, au sens aussi photographique du terme, de Dieu. « Les pauvres, du seul fait d'être pauvres, manifestent ce que Dieu veut de ce monde. Qu'il faille compter avec le péché, on le sait par les pauvres, parce que ce sont eux qui en premier lieu éclairent tragiquement ce qu'est le péché et son analogatum princeps : ce qui donne la mort réelle et, dérivant de cela, ce qui rapproche de la mort. Ils savent que le péché est offense à Dieu, que leur pauvreté est le fruit et l'ex-

pression du péché et que cette pauvreté offense Dieu... ; et ils le savent parce qu'ils le vivent dans leur propre chair. Aussi, par ce qu'ils sont, ils proclament la conversion comme première volonté de Dieu : abandonner les chemins de la mort... et reprendre les chemins de la vie. Parce qu'ils sont aussi, par leur réalité même, les destinataires privilégiés de la révélation de Dieu, ils savent que sa volonté est la libération, et ils savent très bien en quoi celle-ci doit consister : arriver à être fils de Dieu, personnes et peuples totalement renouvelés, en corps et en esprit... Dans la réalisation de leur foi, les pauvres savent et font savoir qui est Dieu, le Dieu de la vie et de la libération, le Dieu proche de l'histoire jusqu'aux horreurs de la croix, le Dieu qui ressuscite et comble (5) ».

Le pauvre est donc la révélation de l'identité du vrai Dieu, de la conscience du péché et du chemin de la conversion comme passage de la mort à la vie. « **Le visage des pauvres est la médiation positive du vrai Dieu caché, dans la mesure où il est aussi la médiation des faux dieux qui se manifestent à travers la mort (6) ».**

(5) Jon SOBRINO, « L'autorité doctrinale du peuple de Dieu en Amérique latine » dans *Concilium* n° 200 (1985), pp. 78-79.

(6) Jon SOBRINO, *Resurrection de la verdadera Iglesia Santander*, 1981, p. 164.

Mgr Romero

Cette confession de foi latino-américaine, je voudrais enfin l'exprimer à travers une figure exemplaire, celle de Mgr Romero, archevêque de San Salvador. Peu d'hommes d'Eglise ont aussi bien visibilisé le destin de leur peuple. Je reprends simplement un passage d'un de ses discours les plus importants, celui qu'il a prononcé à l'université de Louvain, le 2 février 1980, quelques semaines seulement avant son élimination tragique. Son discours est intitulé : « La dimension politique de la foi telle qu'elle apparaît à partir d'une option pour les pauvres ». Je cite :

« L'incarnation dans le domaine socio-politique permet d'approfondir sa foi en Dieu et en son Christ. Nous croyons en Jésus qui vient donner la vie en plénitude ; nous croyons en un Dieu vivant qui donne la vie aux hommes et qui veut que les hommes vivent en vérité. Ces vérités radicales de la foi deviennent réellement des vérités et des vérités radicales quand l'Eglise prend place dans la vie et dans la mort de son peuple.

C'est ici que s'offre à l'Eglise, comme à tout homme, le choix le plus fondamental pour sa foi : être pour la vie, ou être pour la mort. Nous voyons clairement qu'il n'y a pas, en cela, de neutralité possible. Ou bien nous aidons les Salvadoriens à vivre, ou bien nous sommes complices de leur mort. C'est

là qu'on rencontre la médiation historique de ce qui est le plus fondamental dans la foi : ou nous croyons en un Dieu de vie, ou nous suivons les idoles de la mort. Au nom de Jésus, nous œuvrons naturellement pour une vie en plénitude, qui ne s'épuise pas dans la satisfaction des besoins matériels primaires, et ne se limite pas au domaine socio-politique. Nous savons très bien que la plénitude de la vie ne sera atteinte que dans le règne définitif du Père et que cette plénitude se réalise historiquement en servant dignement ce règne et en faisant au Père le don total de soi-même. Mais nous voyons aussi clairement que ce serait une pure illusion, une ironie, et, au fond, le plus grave des blasphèmes que d'oublier et d'ignorer au nom de Jésus les niveaux les plus élémentaires de la vie, de la vie qui commence avec le pain, le toit, le travail.

Nous croyons avec l'apôtre Jean que Jésus est le « Verbe de vie » (1 Jn 1,1), et que là où il y a vie, là se manifeste Dieu. Là où le pauvre commence à vivre, là où le pauvre commence à se libérer, là où les hommes peuvent s'asseoir autour d'une table commune pour partager, là est le Dieu de vie. C'est pourquoi, lorsque l'Eglise s'insère dans le monde socio-politique et œuvre avec lui de telle sorte qu'il devienne source de vie pour les pauvres,

elle ne s'écarte pas de la mission, elle ne fait pas quelque chose de subsidiaire ou une tâche de suppléance, mais elle donne le témoignage de sa foi en Dieu, elle est l'instrument de l'Esprit, Seigneur et Créateur de vie.

Cette foi dans le Dieu de la vie explique ce qui est au plus profond du mystère chrétien. Pour donner vie aux pauvres, il faut donner de sa propre vie et même donner sa vie. La plus grande preuve de foi en un Dieu de vie est le témoignage de celui qui est prêt à donner sa vie. « Nul n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour son frère » (Jn 15,13).

Et c'est ce que nous voyons chaque jour dans notre pays. Beaucoup de Salvadoriens et beaucoup de chrétiens sont prêts à donner leur vie pour que vivent les pauvres. Ils suivent les traces de Jésus et nous montrent leur foi en lui. Insérés comme Jésus dans le monde réel, menacés et accusés comme lui, donnant leur vie, ils rendent témoignage du Verbe de vie.

C'est donc une histoire ancienne que la nôtre. C'est l'histoire de Jésus que nous essayons modestement de continuer. En tant qu'Eglise, nous ne sommes pas des experts en politique, nous ne voulons pas manœuvrer la politique, en usant des mécanismes qui sont les siens. Mais l'insertion dans le mon-

de socio-politique, dans ce monde où se jouent la vie et la mort des masses, est nécessaire et urgente, afin que nous puissions maintenir vraiment, et pas

seulement en paroles, la foi en un Dieu de vie, à la suite de Jésus (7) ».

(7) Oscar ROMERO, *Assassiné avec les pauvres*, Paris, Cerf, 1981, pp. 91-93.

Dieu selon les Noirs Américains

La prise de position des Noirs américains à propos de Dieu est nette et sans bavure, je ne vais pas vous étonner : Dieu est noir. Voilà une théologie qui prend de la couleur. Dieu est noir, ou plutôt selon le texte fameux de l'évêque Henry Mc Neal Turner en 1898 : « Dieu est un Nègre ». Je le cite :

« D'après la Bible et pour d'autres raisons, nous avons le même droit de croire que Dieu est un Nègre que vous, maîtres ou Blancs, de penser que Dieu est un homme blanc... Toutes les races qui, depuis le début des temps, ont essayé de décrire leur Dieu par des mots, des peintures ou des sculptures, ou toute autre forme de représentation, ont véhiculé l'idée qu'elles étaient l'image du Dieu qui les a créées et qui a modelé leurs destinées. Alors, pourquoi les Noirs ne croiraient-ils pas qu'ils ressemblent à Dieu comme les autres ? Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque espoir pour une race qui ne croirait pas ressembler à Dieu (8) ».

(8) *La Voix des Missions* 1^{er} février 1898.

Nous voyons ici la prise au sérieux du thème biblique de l'image de Dieu. Si l'homme noir est lui aussi à l'image de Dieu, il doit y avoir en Dieu quelque chose qui soit à l'origine de cette négritude. L'homme noir n'est que le reflet de la négritude de Dieu...

Le thème de la négritude de Dieu a été repris avec force par les théologiens noirs contemporains. Et il va être déployé en trois temps dialectiques : négation, affirmation et libération.

La théologie noire américaine commence par nier le Dieu qui a été présenté par les Eglises chrétiennes : il est trop souvent de couleur blanche, venant renforcer et justifier les pratiques racistes de la population dominante. Ou alors il est incolore et sans saveur, alors que les gens souffrent précisément à cause de leur couleur de peau.

Définir Dieu comme noir, c'est affirmer qu'il prend la couleur au sérieux. Il reconnaît l'identité noire comme un mode d'être humain fondamental. Car ce Dieu est créateur et provident. Il est à la source de l'authenticité noire. Il n'a jamais laissé son peuple sans témoins avant même l'arrivée

des missionnaires chrétiens en Afrique ou en Amérique du Nord.

Définir Dieu comme noir, c'est surtout le confesser comme le Libérateur des opprimés. Il a fait de la condition d'opprimé sa propre condition. Il est devenu victime. Il est un seul être avec tous les pauvres, tous les méprisés. Or sur le sol des Etats-Unis, les pauvres et les méprisés sont essentiellement les Noirs. Donc Dieu est noir...

Le Dieu Tout-Puissant

Si nous voulons lire en profondeur historique cette confession de la négritude de Dieu, il nous faut traduire : le Dieu noir, c'est le Dieu Tout-Puissant, « the Almighty God ». Telle est la foi des premiers esclaves noirs convertis au christianisme et nous pouvons rejoindre leurs expressions à travers les Spirituals et les prières. Je cite deux spirituals caractéristiques :

« Il est si haut, vous ne pouvez aller au-dessus de lui

Il est si bas, vous ne pouvez aller au-dessous de lui

Il est si large, vous ne pouvez aller autour de lui

Il faut que vous entriez par la porte ».

« Dieu est Dieu !

Dieu ne change jamais !

Dieu est Dieu et Il sera toujours Dieu !

La terre est son marchepied et le ciel son trône

Toute la création est sienne

*Son amour et son pouvoir prévaudront
Ses promesses n'échoueront jamais
Dieu est Dieu ! »*

Toutes les prières noires commencent par l'invocation du Dieu Tout-Puissant. Il connaît toutes les pensées et toutes les actions des hommes. Mais il n'est pas seulement le Juge suprême. Il est celui qui est le maître de l'impossible. « Il ouvre des portes que personne ne peut fermer, il ferme des portes que personne ne peut ouvrir ». Il est un roc sur une terre de lassitude, un abri dans un terrible orage. Par-dessus tout, il agit dans l'histoire et protège ses serviteurs et ses servantes :

« Dieu n'a-t-il pas sauvé Daniel ?

Dieu n'a-t-il pas sauvé Daniel ?

Et si Dieu a sauvé Daniel,

Pouquoi ne te sauverait-il pas ? »

Contestation d'un philosophe

La contestation philosophique a été fortement exprimée dans les années 70 par un existentialiste noir, William R. Jones qui n'hésite pas à poser la question : Dieu est-il un raciste blanc ? (9) Toute l'histoire noire n'est-elle pas la preuve du racisme divin ? En effet, la souffrance des Noirs est une évidence historique. Ils ont un capital de souffrances extraordinaire. Or si nous lions Dieu à ce destin historique, il est difficile de ne pas faire de Dieu un affreux raciste blanc qui se réjouit de la

(9) *Is God a white racist ?*, New York, Anchor Press/Doubleday, 1973.

souffrance du peuple noir, d'esclavage en ségrégation, de lynchage en marginalisation. Comment ne pas faire porter à Dieu le poids de cette malédiction s'il est réellement engagé auprès de son peuple ? Si Dieu était bon et tout-puissant, il n'y aurait pas tant de mal dans le monde...

Souvent nous répondons à la question en faisant appel au futur : la libération est à venir, Dieu va libérer son peuple. Mais, questionne Jones, peut-on parler de l'avenir sans référence au passé ? Ce que nous attribuons à Dieu dans l'avenir doit être basé sur ce que nous connaissons de lui dans le passé. Or l'histoire noire est celle d'une oppression toujours recommencée. Sur quoi le théologien fonde-t-il son espérance que l'action de Dieu sera différente à l'avenir ?... Jones prône finalement un détachement de Dieu par rapport à l'histoire immédiate : celle-ci est entre les mains de l'homme et remise à sa responsabilité. Gardons-nous d'immerger Dieu dans la quotidienneté. Dieu n'est pas responsable des crimes de l'histoire. Il garde ses distances au profit même de la liberté humaine.

L'événement libérateur de la résurrection du Christ

L'interprétation de William R. Jones n'a pas laissé indifférents les théologiens noirs. James H. Cone a pris la peine de répondre dans son livre « **Le Dieu des opprimés** », ch. 8, pp. 184 ss. Il reconnaît d'abord que la pérennité de l'esclavage a été pour un certain nombre de Noirs l'évidence de l'inexistence et de l'inactualité de Dieu.

Le silence de Dieu leur est insupportable. Il n'empêche que la grande majorité des Noirs sont chrétiens et qu'ils en éprouvent quelque bienfait. Mais alors, comment exprimer cette foi en Dieu comme Libérateur des opprimés alors que l'oppression persiste depuis plus de trois siècles ?

Cone reconnaît d'abord la part de vérité que Jones exprime : il n'y a pas d'évidence historique qui puisse prouver définitivement que le Dieu de Jésus est en train de libérer son peuple. Cependant, l'événement de libération que réclame Jones est bien advenu : pour les croyants, c'est la mort et la résurrection du Christ. Dans cette Pâque du Christ, nous apprenons non seulement que la souffrance noire est mauvaise mais qu'elle est vaincue. Nous croyons en la victoire du Christ sur la souffrance. Quels que soient les avatars de l'histoire, et ils sont cuisants, Dieu nous a désignés de quel côté se trouvait la véritable humanité. En ce sens, la Résurrection est un fait indissolublement religieux et politique.

Cette confession de foi au Christ mort et ressuscité n'a pas rendu les Noirs passifs. Elle leur a permis de tenir dans l'épreuve et de lutter pour un jour nouveau. La foi au Christ était cette transgression permanente de la souffrance puisqu'elle en faisait une réalité transitoire, non ultime. En Jésus, la liberté était une expérience présente. Et je rappelle le fameux spiritual :

*« Oh liberté ! Oh liberté !
Oh liberté par-dessus moi !
Et avant que d'être esclave...
Je serai libre ».*

Martin Luther King

Comme j'ai illustré la position latino-américaine avec Mgr Romero, je voudrais illustrer la position noire américaine à travers une figure symbolique : je vais citer Martin Luther King Jr. Pour découvrir le Dieu de M.L. King, écoutons-le rapporter un événement qui l'a beaucoup marqué. Nous sommes en 1956, au début de la carrière pastorale de King. Il est en train d'animer le mouvement de boycott des autobus de Montgomery dans l'Alabama. C'est sa première action non violente pour la reconnaissance des droits des Noirs. Le 27 janvier, il lui arrive une aventure peu ordinaire qu'il a lui-même contée :

« Les premiers jours (du boycott), les choses allèrent bien, mais dix ou quinze jours après, quand les Blancs de Montgomery comprirent que nous étions déterminés à agir, ils commencèrent à faire de sales choses... menaçant ma vie, celle de ma famille, de mes enfants. Pour un temps, je fis front avec courage. Mais je n'oublierai jamais une nuit, très tard. C'était aux environs de minuit, à peine couché, le téléphone sonna et je le décrochai. A l'autre bout du fil, une voix haineuse qui disait en substance : « Sale nègre, maintenant on est fatigué de toi et de ton merdier. Si tu ne te tires pas de cette ville dans les trois jours, on te fera sauter la cervelle et on fera exploser ta maison ». J'avais

souvent entendu cela avant, mais je ne sais pourquoi, cette fois, ça m'atteignit...

Alors je commençai à réfléchir à beaucoup de choses. Je revins à mes souvenirs de théologie et de philosophie que je venais juste d'étudier dans les universités, essayant de donner des raisons philosophiques et théologiques à l'existence et à la réalité du péché et du mal, mais la réponse ne vint pas tout à fait de ce côté. J'étais assis là et je pensais à une belle petite fille qui venait de naître (sa fille Yolanda), à ma femme... Quelque chose me dit : tu ne peux pas appeler ton papa maintenant ; il est à 300 kilomètres d'ici. De même pour maman. Tu ne peux qu'appeler ce quelque chose, que compter sur ce quelqu'un dont ton papa te racontait l'histoire. Cette force qui peut mener quelque part à partir de nulle part.

Et je découvris alors que la religion avait à devenir réelle pour moi et que j'avais à connaître Dieu pour moi-même. Et je me mis à genoux devant cette tasse de café, je n'oublierai jamais cet instant. Et oui, je fis une prière et je priai à haute voix cette nuit-là. Je dis : « Seigneur, je suis au bout du rouleau. J'essaie de faire ce qui est juste. Je pense avoir raison. Je pense que la cause que nous repré-

sentons est juste. Mais Seigneur, je dois avouer que je suis à bout de forces maintenant. Je suis en train de balbutier, de craquer. Et je ne peux pas laisser les gens me voir ainsi parce que s'ils me voient perdant force et courage, ils vont commencer aussi à s'effondrer ». Et il apparut qu'à cet instant, j'entendis une voix intérieure me dire : « Martin Luther, lève-toi pour le droit. Lève-toi pour la justice. Lève-toi pour la vérité. Et je serai avec toi. Même jusqu'à la fin du monde ». Je vous le dis : j'ai vu un éclair. J'ai entendu le tonnerre gronder. J'ai senti les forces du mal se jeter sur moi pour

vaincre mon âme. Mais j'ai entendu la voix de Jésus me disant de poursuivre le combat. Il a promis de ne jamais m'abandonner, de ne jamais me laisser seul. Non, jamais seul... Et ainsi je n'ai pas de souci pour demain (10) ».

Le Dieu de M.L. King est celui qui fait se dresser les découragés, qui fait ressusciter les morts. Un Dieu qui est pour le droit, pour la justice et pour la vérité. Un Dieu Tout-Puissant qui accompagne son peuple pour le conduire de l'esclavage à la terre de liberté.

(10) Si KING a rapporté cet événement dans *Combats pour la liberté* et dans *La force d'aimer* ; nous suivons le texte de son sermon « Thou Fool » du 27 août 1967.

Dieu selon les Africains

Nous nous tournons maintenant vers l'Afrique noire. Je ne fais pas ici de mention spéciale de l'Afrique du Sud, car ce pays n'a pas produit un discours spécifique sur Dieu.

La position propre de l'Afrique noire vient du fait qu'elle s'appuie très fortement sur une expérience antécédente de Dieu. Dieu, c'est du déjà connu. Et tout l'effort porte jusqu'à présent sur l'exploration de l'expérience précédente de Dieu. Si, selon le proverbe fon, « c'est au bout de l'ancienne corde que l'on tresse la nouvelle », les Africains se passionnent pour l'ancienne corde et sa solidité plus que pour la nou-

velle qui leur vient d'ailleurs. Certains Africains estiment même que la christianisation de la notion africaine de l'Etre suprême a conduit à un appauvrissement du concept africain !...

Le credo négro-africain

En dépit des difficultés, et en restant à un point de vue global qui ne respecte pas toutes les situations particulières, on a pu dégager le credo négro-africain suivant :

*« Je crois en Dieu
Totalité d'Etre et Plénitude d'Existence
éternelle,*

*créateur et origine
de tout ce qui existe, a existé, existera,
le Tout-Autre par rapport au monde
et aux êtres du monde, son œuvre,
Père très bon, tout-puissant et omnis-
cient,
qui nous donne continuellement la vie
par ses intermédiaires
les Ancêtres et les Esprits des génies ;
qui veut pour nous
une vie de paix et d'harmonie
avec toute sa création :
les hommes, les animaux et les choses
(11) ».*

Nous saisissons bien les lignes de force de ce credo : l'affirmation de Dieu comme l'englobant de toute réalité, le créateur, le Tout-Autre, le donneur de vie à travers les intermédiaires que sont les Ancêtres et les Esprits, celui dont la volonté est l'harmonie entre tous les niveaux d'existence.

Étude de Bimweyi Kweshi

Plutôt que d'en rester à ces perspectives très générales, je prends une étude précise de la nomination traditionnelle de Dieu : celle d'Oscar Bimwenyi Kweshi dans le cadre des Kasai au Zaïre (12). Comment Dieu est-il confessé par les gens du Kasai ? Re-

(11) Nicolas OSSAMA, « Valorisation de la foi culturelle africaine » dans *Civilisation noire et Eglise catholique*, Paris-Abidjan-Dakar, Présence Africaine-Nouvelles éditions africaines, 1978, p. 193.

(12) *Discours théologique négro-africain*, Louvain 1977. Thèse publiée ensuite dans *Présence Africaine*, 1981.

fusant d'imposer aux éléments relatifs à Dieu le grille des « attributs classiques » de Dieu, Kweshi fait émerger des constellations de sens qui permettent de dégager les grandes lignes du discours ancestral sur Dieu. Pour la théologie africaine, la seule méthode possible est inductive : repérage des connotations du divin dans les conversations, les prières, les proverbes, les rites...

A propos de Dieu, quatre grandes constellations de données se dégagent de sa recherche.

1 - L'antériorité du Créateur

La première constellation est celle de l'antérieur. L'homme s'éprouve comme tard venu dans le monde, alors que Dieu apparaît comme l'Antérieur. Dieu est celui qui est toujours-déjà-là. Cette découverte se fait par quatre paliers :

— un des premiers titres de Dieu est : « le Trouvé-maitre-du-fà », « le Trouvé-maitre-des-choses ». Dieu est partout chez lui et précède la prise de conscience de l'homme.

— L'homme se perçoit ensuite comme un chef-d'œuvre jailli des mains d'un Artiste génial. Selon l'expression des Bambara, l'homme est « la parure du monde ». Dieu est le forgeron de cet œuvre d'art qu'est la création. Mais ce forgeron qu'est Dieu n'a besoin ni d'enclumes ni de marteaux. Il forge par sa bouche, c'est-à-dire par sa parole.

— L'homme, tard-venu et œuvre d'art, se découvre créature. Dieu est alors le Père-Créateur, auteur de toutes choses. Il est

reconnu comme source, origine, jaillissement. Dieu est le Surgisseur universel. Les Bêti ont cette belle expression pour désigner Dieu : « Qui-Façonneur-Insuffleur ». Dieu est Père dans sa puissance de mise au monde.

— Enfin Dieu est perçu comme le principe de stabilité et de cohésion pour l'édifice du monde, cosmique et humain. Il est « le Pilier qui stabilise la terre », « la petite colonne de fer que ne rongent ni charançons ni mites ». Voilà pour l'antériorité de Dieu.

2 - La distance de Dieu

La deuxième constellation est celle du léopard ou du soleil. Elle exprime la distance, l'écart, la différence entre Dieu et l'homme. Dieu est pareil au soleil dont la beauté éclatante aveugle. Il règne tel un léopard solitaire dans un espace symbolique inaccessible. Il y a donc une coupure ontologique entre Dieu et l'homme. Coupure qui n'annule pas la proximité mais qui sera avec elle en rapport de tension au sein de l'expérience globale.

Dans cette constellation, nous trouvons les affirmations : Dieu est l'origine de lui-même, il est celui qui réside en haut, inaccessible, il aveugle le curieux téméraire. C'est dans ce cadre que nous pouvons évoquer un thème fondamental de la religion africaine : celui de l'éloignement de Dieu. Comme dit la sagesse Fang :

« Dieu est en haut, l'homme en bas. Dieu c'est Dieu, l'homme c'est l'homme. Chacun chez soi, chacun en sa maison ».

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Si Dieu est aujourd'hui inaccessible, c'est qu'il s'est éloigné. Et je ne résiste pas au plaisir de citer la tradition des Giziga au Nord-Cameroun, que l'on retrouve avec des variantes un peu partout en Afrique noire :

« Jadis le Ciel était proche de la Terre, Bumbulvun vivait avec les hommes. Si proche même que les hommes ne pouvaient se déplacer que le dos courbé. Par contre, ils n'avaient pas de soucis à se faire pour leur subsistance : il leur suffisait de tendre la main pour déchirer des lambeaux de ciel et les manger.

Mais un jour, une jeune fille, une fille de chef, qui était une mukwan (fille primogène du chef, seule femme à pouvoir être chef, à battre son mari, réputée pour son arrogance, puisqu'elle fait l'inverse de ce qui se passe habituellement), au lieu de tendre la main pour déchirer les voûtes du ciel et se nourrir, commença à regarder à terre et à choisir les graines qu'elle y trouvait. Elle se fit un mortier et un pilon pour écraser les graines qu'elle avait choisies sur le sol.

A genoux à terre, chaque fois qu'elle levait son pilon, celui-ci allait frapper le ciel et Dieu. Gênée dans son travail, la jeune fille dit au ciel : « Dieu, est-ce que tu ne vas pas t'éloigner un peu ? » Le Ciel s'éloigna un peu et la jeune fille put se tenir debout. Elle continua

à piler ses graines et elle levait son pilon un peu plus haut. Elle implora le Ciel une deuxième fois : le Ciel s'éloigna encore un peu. Alors elle commença à lancer son pilon en l'air. A la troisième imploration, le Ciel, outré, s'en alla au loin, là où il est maintenant.

Depuis ce temps-là, les hommes marchent et se tiennent debout. Ils ne se nourrissent plus de lambeaux du ciel : ils sont devenus mangeurs de mil. De plus, Dieu ne se montre plus aux hommes comme jadis où, tous les soirs, il venait régler leurs palabres : maintenant les hommes sont seuls avec leurs palabres : c'est la guerre (13) ».

Dans tous ces mythes, on repère trois moments essentiels : la proximité, la rupture, l'éloignement. De la terre au ciel, il n'y a désormais plus de passage. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de renouer ce qui a été rompu.

3 - La prodigalité de Dieu

La troisième constellation est celle de la prodigalité, de la générosité de Dieu. Dieu est alors le Vent qui emplit les montagnes, imprègne toutes choses et les féconde selon leur ordre. Il est le témoin de tout ce qui arrive en tout lieu. Rien n'est secret ou mystérieux pour lui. Expressions typiques : **« Le Maître du voir, qui voit même dans la**

nuît » — « Porte-qui-voit-des-deux-côtés, c'est toi ! »

Dieu a la science du dehors et du dedans, peu importe la lumière ou les ténèbres. Cependant ce Dieu qui voit tout est discret : **« Le soleil voit mais ne dénonce pas »**. Surtout, Dieu est prodigue. Il secourt au jour de l'épreuve. S'il frappe, il n'écrase pas. Il est l'Allié des hommes dans leur existence fragile et menacée : **« La Poule-mère, qui rassemble ses poussins au jour de grand vent, c'est toi ! » « Ne lui demande pas (à Dieu), Il te donne sans compter »**.

Un des dons de Dieu les plus demandés est évidemment la progéniture. Exemple de proverbes : **« La fécondité ne s'obtient pas de force ; c'est seulement si Dieu te bénit »**. — **« (Le don) de Dieu est surprise, (comme le) repas de belle-mère »**. Malheureusement, tout le monde ne remarque pas ces interventions discrètes de Dieu. Il y a des distraits. Alors Dieu les redresse et les corrige, mais sans anéantir. Dieu demeure foncièrement compatissant et miséricordieux dans son altérité.

4 - Le silence de Dieu

La dernière constellation est celle du déconcertant.

« L'homme religieux y paraît choqué devant ce qui semble bien être un certain silence de Dieu. Un silence difficile à interpréter. Devant certaines questions graves et fondamentales de l'existence... le mortel semble avoir attendu en vain une réponse précise et nette de la part de Dieu. Silence d'au-

(13) Cité par R. JAQUEN dans *Afrique et Parole*, n°s 33-34, pp. 56-57.

tant plus inquiétant que Dieu est perçu comme tout-puissant, partout présent, au courant de tout et bienveillant. Ici la mort et la maladie frappent, fauchent à pleines mains, là la prospérité et le bonheur semblent avoir élu domicile. Comment concilier tout cela ? » (14).

Il s'agit donc ici de l'expérience du silence de Dieu. On trouve ainsi des réflexions désabusées, sarcastiques sur l'imperfection de la création, sur le « petit rien » qui ne va pas : « **Dieu de force, il créa mille-pattes, il créa mollusques ; mais un petit rien lui échappa** ».

Dieu est même partial : il aime les uns, il rejette les autres. Ses décisions sont inflexibles et irrévocables. N'est-il pas complice de la mort, se demande-t-on ? Car la mort frappe sans crier gare. Mais la tradition réagit et fournit une règle d'or du discernement : « **Un cas malaisé à imputer, on ne l'impute pas à Dieu, on l'impute à un esprit** ». Dieu reste pur de la mort anormale.

Dans l'ensemble de l'expérience religieuse africaine, cette constellation joue un rôle critique : elle montre à nouveau Dieu comme en retrait et incompréhensible.

A travers ces quatre constellations nous

sont signifiées deux formes de présence et deux formes d'absence de Dieu :

— la présence créatrice et sustentatrice d'un Dieu qui s'est éloigné,

— la présence pleine et attentive d'un Dieu qui garde le silence.

Nous percevons ainsi que la tension fondamentale de l'expérience négro-africaine de Dieu se situe entre la présence et l'absence de Dieu. Dieu se tient dans le paradoxe de la « **présence absente** ».

La démarche de Bimwenyi Kweshi m'a semblé intéressante car elle ne tente pas de concordisme. Elle cherche à dégager la structuration propre du champ religieux négro-africain dans le rapport Dieu-homme et homme-Dieu. L'auteur s'est placé à l'intérieur de l'expérience religieuse. Il n'a pas écrit un traité chrétien de Dieu. Mais il a exploré le lieu à partir duquel un tel traité peut être rédigé. Pour lui comme pour beaucoup de ses collègues théologiens, il faut « **miser sur le Dieu africain pour prêcher le christianisme** » (15). Car la litanie judéo-chrétienne des noms de Dieu ne peut pas et ne doit pas biffer la litanie négro-africaine. Cette dernière n'est pas close et peut s'ouvrir à de nouveaux noms. C'est là le message essentiel de nos frères africains.

(14) O. BIMWENYI KWESHI, *Discours théologique négro-africain*, p. 434.

(15) O. BIMWENYI KWESHI, « Reconnaître Dieu » dans *Lumière et Vie* n° 159 (1982), p. 6.

Dieu selon les Asiatiques

En Asie, nous rencontrons non pas une religion traditionnelle mais une vaste panoplie de démarches religieuses dont les plus connues sont hindouistes et bouddhistes. L'Asie pose immédiatement à l'Eglise et au théologien la question de la signification des religions. Que dit le christianisme des autres religions ? Quel dialogue est possible ?... Dans ce monde multireligieux, le christianisme fait un peu figure de parent pauvre, religion minoritaire, toujours ressentie comme étrangère.

Il n'est évidemment pas question de poser ici le problème de Dieu à la dimension de l'immense Asie. Je ne vais reprendre qu'une question, située et stimulante, suffisamment provocatrice pour inviter à un discours original : comment dire Dieu à partir de l'expérience spirituelle bouddhiste ? Cette question a notamment retenti au Japon et c'est la position d'un théologien japonais que je développerai.

Le bouddhisme, expérience de la douleur

Le bouddhisme est centré sur l'expérience de la souffrance, de la douleur universelle. Selon lui, « la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, l'union avec ce que l'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur ». Le bouddhisme se veut

une méthode pour vaincre la souffrance inhérente à l'existence humaine et conduire à la béatitude du nirvana. Le Buddha veut regarder en face la réalité douloureuse de l'existence et lutter contre le désir qui en est la cause. Ce feu du désir ne sera éteint que par la bonne conduite, la purification de la pensée et de la sagesse. Ainsi accèdera-t-on au repos immobile, à la paix absolue. Dans toute cette démarche spirituelle, nulle question de Dieu, nulle place pour Dieu. Le dialogue entre chrétiens et bouddhistes n'a pas le fond commun d'une conception de Dieu comme nous l'avons en Afrique.

Ce contexte bouddhiste peut cependant interroger la théologie chrétienne et c'est à partir de cet enseignement sur la souffrance universelle qui va se déployer l'un des premiers essais de théologie chrétienne asiatique, **La théologie de la douleur de Dieu** du Japonais Kazoh Kitamori, ouvrage publié en 1946.

Le Dieu de la douleur

Pour Kitamori, de confession luthérienne, le centre de l'Evangile n'est pas le « **sola fide** » des Réformateurs mais « l'amour enraciné dans la douleur de Dieu ». Où Kitamori trouve-t-il cette expression ? D'abord dans le livre de Jérémie 31,20 : « **Mon cœur se fend, dit le Seigneur** ». Mais aussi dans la théologie de la croix de Paul. Il

s'agit de se mettre à l'école de Jérémie et de Paul pour atteindre les profondeurs du Dieu chrétien.

Le Dieu en douleur est le Dieu qui résorbe notre douleur humaine par la sienne. Il guérit nos blessures, il panse nos plaies. C'est cela le salut. La douleur de Dieu qui fait disparaître notre douleur est l'amour enraciné dans sa douleur. Isaïe 63,15 lie amour et douleur en parlant de « l'émoi de tes entrailles », de « la douleur de ton amour ». De même que la mort du Christ détruit la mort, et c'est la résurrection, de même la peine de Dieu détruit notre peine, et c'est l'épiphanie de son amour.

En fait, le Dieu chrétien est meurtri, blessé par notre agir pécheur. Il a toutes les raisons de se mettre en colère et de nous condamner à mort. Dès lors, la douleur de Dieu vient de sa volonté d'aimer l'objet de sa colère. La tension entre la colère et l'amour produit un troisième sentiment : la douleur de Dieu. Nous retrouvons ici le thème luthérien du « Dieu luttant contre Dieu » au Golgotha. Dieu qui veut condamner les pécheurs combat contre Dieu qui veut les aimer. Le fait que ce Dieu combattant ne soit pas deux dieux mais le même Dieu est à l'origine de sa douleur.

La théologie chrétienne traditionnelle affirme pourtant que Dieu n'éprouve pas la douleur. Et ici Kitamori pense au Barth du commentaire de l'Épître aux Romains qui parle de différence qualitative infinie entre Dieu, l'homme et le monde. Il pense aussi à l'affirmation triomphale de la théologie libérale selon laquelle Dieu est amour. No-

tre auteur n'a rien contre la proclamation johannique de l'amour qui est Dieu. Mais pour lui, c'est un soprano qui doit aussi entendre la basse, cette basse qui est la douleur de Dieu sourdant des profondeurs. L'amour de Dieu est présenté comme immédiat. En réalité, dit Kitamori, il est toujours médiatisé par la douleur de Dieu. C'est dans cette douleur que l'amour se donne. Sinon, ce serait supprimer l'événement de la Croix.

Nous proclamons sa mort

Car le fait stupéfiant de l'Évangile est bien l'annonce que le Fils de Dieu est mort. La tâche de la théologie chrétienne commence par cet étonnement : la proclamation de la mort du Seigneur. Mais il faut avouer que la capacité d'étonnement de la théologie a considérablement baissé depuis saint Paul !

Kitamori a retrouvé la force percutante de l'Évangile à travers Jérémie 31,20. Il a été aussi marqué par Hébreux 2,10 : « **Il convenait, en effet, à celui pour qui et par qui tout existe et qui voulait conduire à la gloire une multitude de fils, de mener à l'accomplissement par des souffrances l'initiateur du salut** ». Le verbe « il convenait » nous permet de pénétrer le mystère de Dieu. C'est une ouverture sur le monde de Dieu, sur l'essence de Dieu. Et on ne peut y pénétrer qu'avec crainte et tremblement.

Dans certaines présentations de la rédemption, on raconte que Dieu, contre sa propre

nature, a pris une mesure d'urgence et a consenti à la souffrance de son envoyé. Mais selon Hébreux 2,10, il **convenait** à Dieu de parfaire le Christ par la souffrance. Le Dieu dont il est question est **« celui pour qui et par qui tout existe »**, Dieu dans sa nature essentielle. La douleur convient donc à l'essence de Dieu. Elle en fait partie. Voilà la merveille ! La Bible nous révèle que la douleur de Dieu appartient à son être éternel. Comme il est dit dans l'Apocalypse 1,17-18 : **« Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant ; je fus mort et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles »**. Et en Apocalypse 13,8, on peut très bien traduire : **« l'agneau immolé depuis la fondation du monde »**.

En aucun cas, la Croix n'est un acte extérieur de Dieu, mais un acte à l'intérieur de lui-même. Luther l'a souligné : **« L'absolue nécessité du Fils est enracinée en Dieu lui-même »**. Pour lui, le problème n'est pas la relation entre Dieu et le monde, Dieu et Satan, mais la relation entre Dieu et Dieu pour le monde. Il y a une tension entre Dieu et Dieu, Dieu dans sa volonté de colère et Dieu dans sa volonté d'amour. Au Golgotha, Dieu lutte avec Dieu. Pour Luther, le Fils de Dieu devait de toute éternité devenir homme et prendre sur lui le péché, la colère de Dieu et la mort.

Nous avons évoqué au passage le terme **« essence »** de Dieu. Dans la théologie trinitaire, ce terme est très important et très chargé. Pourtant, il paraît bien éloigné du concept biblique de Dieu. L'essence de Dieu selon Jérémie et Paul, c'est le cœur de Dieu, sa douleur ou son amour dans la

Croix. On pourrait dire que l'essence de Dieu, telle qu'elle est présentée dans la théologie trinitaire classique, est une **essence sans essence**. La tâche de la théologie contemporaine est donc de retrouver cette essence perdue. Elle ne peut l'être qu'à partir de la **« parole de la Croix »** : **« J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus Christ et Jésus Christ crucifié »** (1 Co 2,2). La douleur de Dieu est son essence. Avoir honte d'une telle affirmation serait retomber dans une **« théologie de la gloire »**.

Le lotus et la croix

Telles sont quelques-unes des perspectives de Kitamori, il y a plus de 40 ans, sur la souffrance de Dieu, de ce Dieu qui se rencontre au milieu de l'humanité souffrante. Depuis, il y a bien eu d'autres réflexions théologiques, notamment en Occident, sur le Dieu crucifié. Mais cet effort pour penser Dieu en contexte bouddhiste nous montre qu'il n'y a peut-être pas une distance infranchissable entre le lotus, symbole du bouddhisme, et la Croix. Le lotus, par ses feuilles et ses fleurs, se tient tranquillement à la surface de l'eau. Mais il est sensible au mouvement de l'eau. Ses racines qui le nourrissent sont dans l'eau. Hors de l'eau, le lotus meurt. Or cette eau peut être l'agitation sociale, la guerre, la pauvreté ou l'injustice. Le lotus bouddhiste s'im plante là dedans profondément et témoigne non d'une fuite, mais d'une espérance. On l'a vu avec l'attitude des moines bouddhistes pendant la guerre du Vietnam. Les

bouddhistes entrent dans la souffrance humaine par le lotus, les chrétiens par la Croix. Les symboles sont divergents mais

ils ne veulent échapper ni l'un ni l'autre à la réalité de la souffrance, tout en y plantant une espérance (16).

Conclusion

Nous sommes arrivés au terme de ce parcours intercontinental de **jet theology**. Il ne s'agit pas pour moi maintenant de réduire ces perspectives sur Dieu à leur plus petit commun dénominateur. Mais je pense que vous aurez senti sans peine que les quatre propos retenus peuvent former des couples, se regrouper deux par deux selon les proximités ressenties.

Les deux premières perspectives, latino-américaine et noire américaine, partent de l'expérience de l'**oppression**, qu'elle soit de classe ou de race. C'est la situation qui fait poser la question de l'existence ou de la non-existence de Dieu. Et c'est l'identification de Dieu aux opprimés qui constitue, comme l'a relevé Christian Duquoc dans son dernier livre (17), le problème

fondamental de toute théologie de libération.

Les deux dernières perspectives, africaine et asiatique, partent de l'expérience de la religion, qu'elle soit traditionnelle ou actuelle. C'est la religion déjà-là qui questionne le discours chrétien sur Dieu. Si bien qu'une théologie du tiers monde doit toujours être une théologie du dialogue inter-religieux. Mais en n'oubliant pas que l'idée commune de Dieu peut être le principal obstacle à l'accueil du Dieu de Jésus Christ. Ce conflit des dieux est vieux comme le christianisme, dans son débat avec le judaïsme.

Vous avez remarqué aussi qu'avec l'Amérique latine, nous avons commencé par la souffrance des pauvres et qu'avec l'Asie nous avons terminé avec la souffrance de Dieu. Les théologies des Tiers Mondes n'ont peut-être pas d'autre message à nous faire entendre aujourd'hui que le cri du Golgotha, terrible jugement d'un monde violent et inhumain, et cependant immense confiance en un Dieu de vie et de justice.

(16) Interprétation de Choan-Seng SONG, « Asian theological reflections » dans *Suffering and Hope*, *Isis Focus*, 1977, p. 53.

(17) *Libération et progressisme*, Paris, Cerf, 1987, p. 112.

VIVRE LA MORT

Ce sont les femmes, donneuses de vie et de nourriture qui ont écrit les plus belles choses sur les mourants et qui savent les accompagner jusqu'au bout... les infirmières connaissent et soignent les mourants en détresse, les corps souffrants, les esprits angoissés. Justement Lyllane Diné est femme et infirmière ; sa pratique la désignait donc pour écrire ce beau livre.

Infirmière, Lyllane Diné est témoin de la qualité d'humanité qui peut se dévoiler dans l'accompagnement de ceux qui affrontent les heures ultimes de leur destin terrestre. Mais que s'est-il donc passé dans la civilisation occidentale, pour que 80 % de nos contemporains meurent dans des services hospitaliers en proie à la peur, seuls avec leur angoisse ? Pourquoi sommes-nous à ce point démunis devant la « peur de mourir » et refoulons-nous l'« angoisse de la mort » ? Plus grave encore, que s'est-il passé pour que les religions soient à ce point paralysées devant le mourir et les mourants ?

En théologienne, L. Diné entreprend d'explorer la tradition chrétienne. Toute une réflexion, liée à une façon de vivre, s'élabore du XIV^e au XVI^e siècles, avec des témoins comme Suso, Maître Eckhart, Thomas à Kempis, Luther. Puis voici l'ample enseignement catholique du concile de Trente. Allant plus profond encore, l'auteur nous conduit aux grandes pages de la Bible ; on n'oubliera pas facilement sa belle méditation sur le psaume 22, sa réflexion sur l'agonie de Jésus, sa mise en lumière de la victoire pascal du Christ. Quelle découverte croyante de la condition humaine !

Le but avoué de cet immense travail est d'apporter des propositions pour aujourd'hui. Il est temps d'oser de nouveau réfléchir sur le sens de la mort, sa place dans la conception et la conduite de la vie. Il est urgent de saisir les possibilités actuelles de vivre l'expérience de la mort dans un contexte de solidarité humaine et de confiance croyante. Il est temps de changer de regard et de comportements, de réintégrer la mort dans le sens et la pratique de la vie, et les mourants dans la société. C'est une grande cause d'humanité et de foi.

C'est un chemin auquel nous invite l'auteur à la fin de son introduction, « chemin que nous parcourons ensemble à la recherche de réponses aux nombreuses interrogations que nous nous posons tous. C'est pourquoi j'abandonnerai le « je » de cette introduction pour utiliser le « nous », un « nous » recouvrant des significations différentes qui peuvent coexister ou non : « nous », êtres humains, tous voués à la mort et pouvant accompagner des mourants ; « nous », soignants, souvent confrontés à la souffrance des malades et à leur mort ; « nous », chrétiens, essayant de vivre et de dire l'Evangile là où nous sommes, dans la situation qui peut être la nôtre, proche d'un mourant ou proche du mourir ».